This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

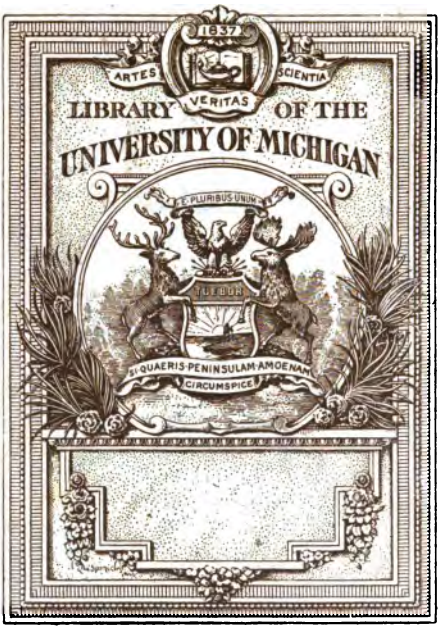
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 936,733


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
C975c

Le Coup d'Aile

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, au théâtre Antoine,
le 10 janvier 1906.

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'Envers d'une Sainte, pièce en trois actes.
Les Fossiles, pièce en quatre actes.
L'Invitée, comédie en trois actes.
L'Amour brode, pièce en trois actes.
La Figurante, comédie en trois actes.
La Nouvelle Idole, pièce en trois actes.
Le Repas du Lion, pièce en cinq actes.
La Fille Sauvage, pièce en cinq actes.

ROMANS

L'Été des Fruits secs, un volume.
Le Sauvetage du Grand-Duc, un volume.

Il a été tiré à part, de cet ouvrage, 14 exemplaires sur papier de Hollande.

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

FRANÇOIS DE CUREL

Le Coup d'Aile

PIÈCE EN TROIS ACTES

PARIS. — Ier ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1906

s droits de reproduction, de traduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
red according to act of Congress, in the year 1906, by François de Curel in the office of the Librarian of Congress at Washington.

Apr. 24, 16. M.A.J.

A ANDRÉ ANTOINE

Son ami,

FRANÇOIS DE CUREL.

Les trois actes se passent dans une grande pièce servant à la fois de vestibule et de fumoir à une villa construite sur le haut d'une falaise et dominant la mer.

Le fond est occupé par une galerie vitrée qui se prolonge vers la gauche et conduit à d'autres appartements.

A droite, petite antichambre vitrée donnant accès à un perron.

Galerie et antichambre communiquent avec le fumoir, la première, par un escalier de deux marches, — la seconde, par un escalier de trois marches.

On découvre, à travers le vitrage du fond, la mer, sans limites vers la gauche, et, vers la droite, bordée par de riantes collines qui forment la rive opposée d'un golfe. Par le vitrage de droite, on aperçoit ces mêmes collines avec des villas et des parcs, ainsi qu'un petit jardin, formant le premier plan et séparé du chemin d'arrivée par une grille avec portail.

291381

PERSONNAGES

MICHEL PRINSON.	MM. ANTOINE.
BERNARD PRINSON	SIGNORET.
COLONEL HÉROUARD.	MOSNIER.
LE PORTE-DRAPEAU	DAMORÈS.
CHARLES, domestique.	VERSE.
HÉLÈNE FROMENT	Mmes VAN DOREN.
CLOTILDE PRINSON, femme de Bernard.	GRUMBACH.
JEANNE PRINSON, sa fille.	MARTINEAU.
MATHILDE RENTY	G. FLEURY.
AMÉLIE, sa fille	DE VILLERS.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, JEANNE. *Il est six heures du matin. Clotilde et Jeanne, en peignoir, suivent les péripéties d'un combat qui se livre le long de la plage. Au dehors, on entend une vive fusillade, certains coups très rapprochés, d'autres lointains. Le bruit d'une furieuse canonnade, venant de la mer, domine, par moments, tous les autres bruits.*

JEANNE, *au vitrage du fond, appelant sa mère, qui, à l'autre bout du vitrage, regarde dans une direction opposée.*

Maman !... Maman !... Viens vite !... Voici nouveau !...

CLOTILDE, *après avoir lorgné de nouveau.*

Je ne vois rien.

JEANNE

Est-ce possible !... Suis avec ta lorgnette, tout le long de la haie...

CLOTILDE, *après une nouvelle inspection.*

Je les tiens !... En as-tu, des yeux !... Je me figurais que ce coin-là était occupé par les Français.

JEANNE, *d'un ton de charitable supériorité.*

Maman, tu me fais pitié !... Tu n'as pas du tout l'instinct de la stratégie !... Tu ne vois donc pas que le parc de madame Rochet fourmille de manchons blancs ?... Des Anglais partout !... (*La canonnade en mer devient effroyable. — Entrent Mathilde et sa fille Amélie.*)

SCÈNE II

CLOTILDE, JEANNE, MATHILDE, AMÉLIE

MATHILDE

Chère amie, n'est-ce pas vraiment trop de sans-gêne ?... Arriver chez les gens lorsque le soleil se lève à peine !...

CLOTILDE, *allant à elle et lui serrant la main.*

Trop tard, au contraire, bonne amie !... La fête a commencé vers minuit et touche à sa fin. (*Embrassant Amélie pendant que Mathilde serre la main de Jeanne.*) Bonjour, Amélie !...

AMÉLIE

Bonjour, madame !... Vous permettez... (*Elle court vers le vitrage du fond.*) Où faut-il regarder ?

JEANNE

Il y a plus grand'chose à voir...

MATHILDE

D'après ce qu'on nous a dit à Jossigny-sur-Mer, le thème de la manœuvre, c'est qu'une armée venue d'Angleterre tente un débarquement sur nos côtes ?

JEANNE

Oui, figurez-vous. Ces navires que vous voyez c'est la flotte anglaise. Elle est censée avoir déposé un corps d'armée sur nos côtes. (*S'interrompant pour regarder les cuirassés dont le feu redouble.*) Qu'est-ce qui leur prend encore, à ceux-là ?... Si c'étaient de nouveaux torpilleurs !...

AMÉLIE

Vous avez vu des torpilleurs ?

JEANNE

Une attaque superbe !... Je ne respirais plus !

AMÉLIE

Et tu crois qu'il en vient d'autres ?

JEANNE

Non !... Fausse alerte !...

MATHILDE

Une chose qui me dépasse, c'est qu'on ait laissé l'envahisseur s'installer à terre. Il était si facile aux soldats d'empêcher les chaloupes d'aborder !

CLOTILDE

Il n'y avait pas de soldats. On a mobilisé des troupes au loin. Les trains militaires n'ont cessé d'arriver toute la nuit...

JEANNE

Pour s'opposer au débarquement, il y avait en tout huit douaniers, pas un de plus !... (*On entend une sonnerie de clairons qui se répète de colline en colline, tout le long de la côte, et, au même instant, les coups de canon et de fusil, qui, pendant les dernières répliques, étaient devenus très rares, cessent complètement.*)

AMÉLIE

Que signifie cette musique ?

MATHILDE

C'est évidemment le signal de cesser le feu, puisqu'il cesse.

CLOTILDE

Ouf !... (*Ils reviennent tous vers l'intérieur de l'appartement.*) Cela paraît tout drôle de ne plus entendre ces grondements perpétuels... J'ai la tête cassée, mais c'est égal : un spectacle pareil vaut la peine d'être vu. (*A Jeanne.*) Quel dommage que ton père soit retenu à Paris !

JEANNE, *riant.*

Je trouve, au contraire, fort heureux qu'il soit absent... Les généraux n'en feraient qu'une bouchée... Après son discours de lundi !... Pense donc !... Le député qui a décidé la Chambre à réduire d'un cinquième le budget de la guerre !... Les gens à plumet ne sont pas contents !

MATHILDE

Assez d'autres le sont !... Quel succès, chère amie !... Que de compliments à vous faire !... Vous serez un jour femme du Président de la République, vous verrez ! (*Charles apporte un télégramme à Clotilde. Il attend, pendant que sa maîtresse l'ouvre et le lit.*)

CLOTILDE

O mes enfants, quelle joie ! Jeanne ! ton père arrive.

JEANNE

Aujourd'hui, maman ?

CLOTILDE

Ce matin, tout de suite. (*Lisant la dépêche.*) « J'apprends au Ministère que de grandes manœuvres se font sur nos côtes. Je pars immédiatement et arriverai demain matin à temps pour admirer et recevoir nos braves soldats. Hélène part avec moi. Envoyez au train de huit

heures. » (*A Charles.*) Allez dire à l'écurie qu'on se dépêche d'atteler la victoria et qu'on aille chercher monsieur à la gare. (*Charles sort.*)

JEANNE

Hélène, maman, qui est-ce? Nous ne connaissons intimement aucune Hélène?

CLOTILDE

Je ne la connais pas plus que toi, mais je sais qui elle est. Il s'agit d'une jeune fille, orpheline de père et de mère, à laquelle ton père s'intéresse et dont il est même, je crois, tuteur. On dit qu'elle est charmante.

JEANNE

De mon âge?

CLOTILDE

A peu près.

JEANNE

Elle vient pour longtemps?

CLOTILDE

Son arrivée est une surprise. J'ignore tout de ses projets.

JEANNE

Pourvu qu'elle soit gentille, cela va me faire une camarade. (*A Amélie.*) Veux-tu venir à la gare avec moi ? Tant de gens parlent à mon père ! Tu m'empêcheras de rester en tête à tête avec cette Hélène.

AMÉLIE

Tu permets, maman ?

MATHILDE

Va, nous t'attendons pour serrer la main à l'orateur.

CLOTILDE, à *Jeanne.*

En passant, dis qu'on prépare pour mademoiselle Hélène la chambre au bout du corridor. ve-toi... La voiture partira sans vous.

JEANNE, *à Amélie.*

Vite, dépêchons! (*Jeanne et Amélie sortent.*)

SCÈNE III

CLOTILDE, MATHILDE

CLOTILDE

A présent que nous sommes seules, dites-moi sincèrement ce que vous pensez du discours de mon mari.

MATHILDE

Le mien trouve le discours superbe, quoique un peu dangereux.

CLOTILDE

Dangereux pour qui ?

MATHILDE, *étonnée.*

Mais pour le pays... A qui d'autre pourrait-il faire tort ?

CLOTILDE

A l'orateur lui-même.

MATHILDE

Je ne comprends pas... La Chambre a voté tout ce qu'il a voulu. Son triomphe est complet.

CLOTILDE

Ici la chose a été moins bien prise qu'à Paris, et c'est ici qu'il a ses électeurs!

MATHILDE

Oui, dans notre département, les gens sont d'un patriotisme très ombrageux.

CLOTILDE

Songez donc que l'usine de Saint-Léger, qui fabrique exclusivement du matériel de guerre, emploie plus de dix mille ouvriers. Ils sont furieux contre mon mari, qu'ils accusent de détruire leur gagne-pain en réduisant le budget de la guerre. Vous jugez si nos concurrents vont fiter de l'occasion et souffler sur le feu... Déjà

hier a paru dans un journal de la localité un article d'une insigne perfidie. Pour peu que des insinuations pareilles se multiplient, la situation de Bernard ne sera plus tenable.

MATHILDE

J'ignorais l'article. En quoi est-il perfide?

CLOTILDE

Il exploite le grand malheur qui a frappé notre famille. Il remue ce funeste passé.

MATHILDE

Je n'y suis pas... Qu'y a-t-il dans le passé de M. Prinson?

CLOTILDE

Il y a son frère.

MATHILDE

C'est vrai !... L'odieux Michel!... Depuis des années, son nom ne m'était plus revenu à l'esprit.

CLOTILDE

Nous faisons tout pour qu'on l'oublie. Ce discours maudit a réveillé sa sinistre mémoire... Vous comprenez pourquoi je me tourmente. Lorsqu'on porte le nom d'un homme qui a coûté si cher à son pays, on ne parle pas avec mépris des vertus guerrières... On s'occupe de la mévente des vins, de l'impôt sur le revenu, du clergé; mais on laisse l'armée tranquille. Je parie, d'ailleurs, que Bernard regrette son débordement d'éloquence... Sa dépêche en est une preuve... Vous la lirez demain dans les journaux du département.

MATHILDE

Elle est très habilement rédigée... L'impression sera bonne... (*Un silence.*) Quel fléau, ce Michel !... Dix ans après sa mort, il fait encore du mal.

SCÈNE IV

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE. *Les deux jeunes filles entrent avec précipitation par la porte du jardin. Elles sont émues et haletantes d'avoir couru.*

JEANNE, *à sa mère, d'une voix entrecoupée.*

Maman !... Nous n'avons pas pu aller à la gare. A l'entrée du sentier nous avons été arrêtées par un homme... un homme horrible... qui nous a fait une peur !

CLOTILDE

Est-ce qu'il mendiait ?... A-t-il été grossier?... Vous a-t-il menacées ?

JEANNE

Non, pas précisément grossier... pas menaçant non plus.

AMÉLIE

Ce n'est pas un mendiant, il est proprement habillé.

MATHILDE

Enfin, qu'est-ce qu'il voulait ?

JEANNE

Nous n'en savons rien. Nous étions arrivées très près de lui sans le voir, parce qu'il était assis dans l'herbe, sur l'extrême rebord de la falaise : lui, devait nous observer depuis un instant. Je marchais la première. Il s'est tout à coup dressé devant moi et, pendant un bon moment, m'a regardée droit dans les yeux. Puis il m'a demandé : « Vous êtes la fille de Bernard Prinson ?... » Il a dit cela d'un tel ton !... Nous avons filé comme des flèches et couru jusqu'ici...

MATHILDE, *passant la main sur le front de sa fille.*

Ont-elles chaud !... Pour si peu, se mettre dans un état pareil !...

JEANNE

Si vous aviez vu sa figure, vous ne diriez pas : pour si peu... Une figure marbrée de cicatrices, hachée, couturée, tailladée, et, là-dedans, des yeux qui ont l'air d'avoir été arrachés, puis remis en place au petit bonheur, des yeux brûlants de fièvre ou de colère. Quant à l'homme, je suis sûre, que, d'un bras, il culbuterait n'importe quel lutteur. Je n'ai jamais rien vu de plus hideux ni de plus terrible.

CLOTILDE, *souriant.*

Quel tableau !... Et dire qu'il représente peut-être un très brave homme !...

JEANNE

Oh ! ça, maman, je jurerais bien que non ! Il

ne peut pas être un brave homme !... (*On entend le roulement d'une voiture sur le sable du jardin.*)

CLOTILDE

Ton père ! (*Jeanne pousse un cri de joie et se précipite vers le perron. Au même instant, la porte vitrée s'ouvre et Bernard Prinson entre, suivi d'Hélène.*)

SCÈNE V

MATHILDE, CLOTILDE, JEANNE, AMÉLIE, BERNARD, HÉLÈNE.

JEANNE, *sautant au cou de son père.*

Papa, que je vous embrasse !... (*L'embrassant sur la joue droite.*) Ceci pour vous ! (*L'embrassant sur la joue gauche.*) Ceci pour votre au discours !

CLOTILDE, *embrassant son mari.*

Tu as fait bon voyage ?

BERNARD, *pendant qu'un domestique le débarrasse de son chapeau et de son manteau qu'il emporte.*

Excellent ! Je dors en wagon aussi bien que dans mon lit... (*Montrant Hélène.*) Voici une jeune personne qui doit être moins reposée, car elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. (*Prenant Hélène par l'épaule et la conduisant à sa femme.*) Je te la présente. Elle est très gentille et raisonne avec beaucoup de maturité. Nous n'avons causé que bien peu, hier soir, pendant le dîner en wagon-restaurant, mais j'ai constaté cela.

CLOTILDE, *donnant la main à Hélène.*

Mademoiselle, soyez la bienvenue. J'espère que vous vous plairez à la maison. (*Hélène s'incline sans timidité.*)

BERNARD, *poussant Hélène vers Jeanne.*

Jeanne, je te la confie. (*Jeanne sourit à Hélène et l'emmène un peu à l'écart, tout en essayant de causer. Amélie les rejoint, après qu'en passant, Bernard lui a serré la main avec un bonjour amical.*)

MATHILDE, *donnant une poignée de main à Bernard.*

Vous trouvez la maison envahie, non par l'ennemi, mais par d'indiscrets amis... Nous sommes ici depuis l'aurore à regarder la bataille.

BERNARD

A-t-elle été belle ?

CLOTILDE

Splendide !... Nous avons passé la nuit à la ·tre.

BERNARD, *riant.*

Nous découvrirons tout à l'heure qu'après avoir fait quatre cents kilomètres depuis hier soir, je suis le plus frais de vous tous. (*Après un silence, il dit à Clotilde.*) J'ai une nouvelle à t'annoncer. En quittant la gare, je me suis fait arrêter à la mairie où j'ai appris que nous logeons le colonel Hérouard, du 170e de ligne... Il va venir tout de suite.

CLOTILDE

Les troupes ne rentrent donc pas aujourd'hui dans leurs garnisons ?

BERNARD

Non. Les manœuvres dureront plusieurs jours et les soldats restent cantonnés chez l'habitant.

JEANNE, *battant des mains.*

Oh ! veine ! encore une bataille !

BERNARD, *souriant.*

Mâtin ! C'est la fille du plus pacifique des députés qui tient ce langage de Walkyrie !

CLOTILDE, *riant.*

La Walkyrie vient d'avoir une fameuse frousse !

JEANNE, *humiliée.*

Oh ! maman !

CLOTILDE

Ce qui s'appelle une frousse !... (*A Bernard.*) Elle s'était mise en route pour aller au-devant de toi, et, à cent mètres de la maison, un bonhomme lui a demandé si elle n'était pas la fille de Bernard Prinson... Au lieu de répondre, elle a pris ses jambes à son cou, et nous avons assisté à un retour peu triomphal.

JEANNE

S'il avait abordé maman, je voudrais bien

savoir quelle mine elle aurait fait... Ce « bonhomme !... » Je défie de le regarder sans avoir peur.

BERNARD, *devenant très attentif.*

Vieux, jeune ?

JEANNE

Il est si défait, on ne peut guère juger... Pas bien vieux, certainement.

BERNARD

Après avoir demandé si tu étais ma fille, qu'a-t-il ajouté ?

CLOTILDE, *riant.*

S'il a encore parlé, elle était déjà loin !... (*Un domestique paraît et fait signe à Clotilde.*) On annonce que le café est servi... Si vous voulez passer à la salle à manger... (*A Mathilde.*) Chère amie, vous devez mourir de faim après une promenade si matinale ?

MATHILDE

Nullement. Nous avions déjeuné avant de partir, et à présent que nous avons vu notre député en bonne santé, nous allons nous sauver. J'ai aussi des officiers à recevoir et il faut que je veille à leur installation. Je loge deux lieutenants qui, sans doute, auront des camarades dans le voisinage, et je compte inviter tout ce jeune monde à goûter vers quatre heures. Nous organiserons une petite sauterie. Ne manquez pas de venir.

CLOTILDE

Nous acceptons avec le plus grand plaisir. (*Mathilde et Amélie serrent la main de Bernard. Clotilde reconduit les visiteurs jusque sur le perron. Bernard empêche Jeanne de les suivre.*)

BERNARD, *à Jeanne.*

Conduis mademoiselle Froment à la salle à

manger et dis qu'on m'apporte mon café. Il faut que je parle à ta mère.

JEANNE, à *Hélène.*

Alors, partons toutes les deux. (*Hélène et Jeanne sortent. Au même instant, Clotilde revient.*)

SCÈNE VI

CLOTILDE, BERNARD

BERNARD

L'homme dont Jeanne a eu si peur, devine qui c'est!

CLOTILDE

Qui?

BERNARD

Michel!

CLOTILDE

Ton frère ?

BERNARD

Oui.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui te le fait penser ?

BERNARD

Un mot que j'ai reçu hier, où il me prévient de sa visite... C'est lui !

CLOTILDE

Mais il avait juré de ne jamais reparaître en France.

BERNARD

D'abord, il n'a rien juré de pareil, et puis, les serments, pour lui, tu sais...

CLOTILDE

Pourtant, lorsqu'il est revenu d'Afrique, il

était absolument à ta merci... Tu as dû en profiter pour garder barre sur lui.

BERNARD

Qu'appelles-tu « garder barre » ?...

CLOTILDE

Nous étions convaincus de sa mort. Les journaux du monde entier avaient longuement décrit son supplice et compté les plaies de son cadavre. Un avis officiel du décès de ton frère t'avait permis d'hériter légalement de sa fortune. Qui te forçait à la lui rendre comme tu l'as fait? Rien. On ne doit rien à un cadavre. J'ai compris, lorsque nous avons décidé la restitution, que tu prenais en échange des garanties formelles.

BERNARD

Tu as mal compris. Depuis deux ans, nous étions certains de la mort de mon frère, lors

qu'un nommé Renaud m'a écrit de Londres qu'il était ce frère, miraculeusement échappé à ses bourreaux à travers des périls sans nombre. Il racontait gaiement — car ce chourineur a toujours eu le mot pour rire — sa traversée comme chauffeur d'un paquebot, son retour en Angleterre, et sa lutte contre la faim pendant les premiers mois. On était en plein hiver, et il avait eu la chance de débarquer par une semaine de grosse neige et de se faire embaucher comme balayeur supplémentaire des rues. Au dégel, il était entré comme frotteur dans un bureau de la Cité, où, bientôt, grâce à son français, on lui avait donné une petite place de rédacteur. C'est alors que M. Renaud, infime employé dans une banque de Londres, m'a écrit, sans autre but, je le crois sincèrement, que de m'annoncer les bons tours qu'il avait joués à la mort... Il ne demandait rien, ne rediquait rien... Il mettait tout son orgueil à

faire sentir qu'à force d'endurance il était indépendant de tout, même du destin. A cette époque, ma situation politique commençait à grandir et n'avait pas trop souffert du déshonneur de Michel... Celui-ci ayant payé sa trahison de sa vie, on était quittes... A tout prix, il fallait l'empêcher de ressusciter. J'ai versé au crédit de M. Renaud, à Londres, une somme équivalente à la fortune de feu mon frère. M. Renaud, touché du procédé, a répondu que Michel Prinson était mort... Note-le bien ! il n'a pas fait serment de ne jamais reparaître en France. Michel mort, voilà tout.

CLOTILDE

Comment ose-t-il se risquer en France? S'il se fait pincer, lui, un pirate, un assassin, un traître, c'est la guillotine.

BERNARD

Nullement. Son crime, vieux de dix ans, es.

couvert par la prescription. C'est probablement ce qui lui donne la hardiesse de rentrer. Il peut aller et venir sans danger.

CLOTILDE

Charmant!... Tout le danger est pour toi!

BERNARD, *souriant.*

Il en aurait bien un peu sa part si on le reconnaissait, car on le traiterait comme un chien enragé... Mais cela ne m'empêcherait pas d'être dans un joli pétrin... La présence à mes côtés d'un pareil frère serait exploitée de la façon la plus perfide.

CLOTILDE

D'autant plus que Michel arrive à un instant critique... Ton discours était une merveille... Je te félicite de tout cœur... Pourtant j'ai l'impression que tu as dépassé la mesure et que, dans ta situation particulière, il vaudrait mieux pas t'occuper de l'armée.

BERNARD

A qui le dis-tu ? Je me suis fait l'apôtre de la paix, que le monde entier réclame, comme si ma circonscription ne gagnait pas sa vie dans les préparatifs de guerre.

CLOTILDE

Enorme gaffe, mon ami !...

BERNARD

Eh ! sacré nom d'une pipe ! si l'on veut parvenir aux grandes situations, il faut savoir perdre un instant de vue son clocher... N'empêche que la gaffe existe ! Depuis lundi, je reçois des avalanches de lettres et dépêches furibondes... Le plus terrible, c'est que presque toutes renferment le nom de Michel, juste au moment où il arrive !

CLOTILDE

Tes correspondants s'inspirent d'un odieu:

article de *la Vigie*, dans lequel on remet en lumière l'histoire de ton frère.

BERNARD

J'ai lu l'article... Enfin le mal est fait : tâchons d'y porter remède. J'ai déjà commencé... En passant par le bourg, je me suis arrêté à la mairie pour demander à loger un officier de haut grade...

CLOTILDE, *riant.*

Tu as demandé !... A madame Renty, tu disais qu'on t'a prévenu que tu logeais...

BERNARD

Dame !... Elle n'a pas besoin d'être initiée à tous mes petits secrets. (*Un domestique apporte un plateau avec café, lait, petits pains et beurre. — Pendant le reste de la scène et la scène suivante, Bernard déjeune très lentement.*) Oui, j'ai demandé, et j'ai bien fait, car

le greffier m'a donné l'assurance que, sans ma démarche, on ne nous envoyait personne... Enfin, nous avons le colonel!... Aucun des généraux ne couche à Jossigny. S'il y en avait un, il serait pour nous.

CLOTILDE

Je connais un colonel qui va être joliment dorloté!... Pourvu que ton frère, en provoquant quelque esclandre, ne vienne pas tout gâter!... C'est qu'il court grand risque d'être reconnu. Au temps de sa splendeur, son portrait a paru dans tous les journaux. Sa figure était populaire... Et puis, que de gens l'ont vu! Rien qu'à la réception organisée en son honneur lorsqu'il est revenu pour la première fois d'Afrique, des milliers de personnes étaient entassées dans la salle des fêtes du Trocadéro. Pendant tout l'après-midi, les regards ne se sont pas détachés de lui... C'est qu'il était intéres-

sant, le coquin! Te rappelles-tu? lorsqu'il s'est presque trouvé mal d'émotion... De toutes les bouches féminines s'est échappé un petit cri de tendresse. Ah! il n'aurait pas trouvé beaucoup de cruelles ce soir-là dans Paris... Après avoir été tout un jour l'idole du pays, comment passerait-il longtemps inaperçu?

BERNARD

Jeanne vient de se trouver face à face avec lui; l'a-t-elle reconnu? Je n'ai aucune appréhension à cet égard. Avec l'annonce de sa visite, il m'a envoyé sa photographie pour me rassurer, et, en effet, ce n'est plus lui.

CLOTILDE

Oh! montre sa photographie!

BERNARD

Tout à l'heure, elle est dans ma valise... Mais voici le mot que j'ai reçu (*Il tire de sa poche une enveloppe qu'il lui remet.*)

CLOTILDE

Une carte!... Il n'en avait pas long à dire! (*Regardant le timbre.*) De Genève... (*Sortant la carte de l'enveloppe et lisant :*) « M. Renaud, ayant à causer avec M. le député Prinson, se propose de passer les quinze premiers jours de juillet à Jossigny-sur-Mer, sachant par les journaux que la famille Prinson y est établie. Il souhaite que ces quinze jours ne s'écoulent pas sans qu'il trouve l'occasion de rencontrer M. Prinson et aura l'honneur de se présenter plusieurs fois chez lui. Il se permet d'envoyer sa photographie, pour que M. Prinson soit bien convaincu que le visage de M. Renaud n'éveillera chez personne le souvenir d'une physionomie odieuse à tout bon Français. » Toujours le même cynisme!... Pourtant, le ton n'est pas menaçant. L'insistance qu'il met à s'appeler Renaud, le soin qu'il a d'établir qu'il est mé-

connaissable, sont de bons signes... Mais, enfin, que veut-il ?

BERNARD

Je n'en sais rien, mais ce qu'il veut, on sent qu'il vient l'exiger sans qu'aucun reste d'esprit de famille lui fasse battre le cœur à l'idée de nous revoir. A la lecture de ce billet, ma résolution d'accourir a été prise immédiatement : je n'ai pas voulu te laisser seule, même un jour, avec ce forban pour voisin. Et puis, ne sachant à quel saint me vouer, à tout hasard, j'ai emmené sa fille.

CLOTILDE

Comment espères-tu ranimer un sentiment paternel qui n'a jamais existé ?

BERNARD

J'espère tout autre chose. Sa fille, dont il n'a as voulu lorsqu'elle était une charge, peut-

être lui fera-t-il bon accueil au moment où elle devient une consolation. Pourquoi, si Michel souffre de la solitude, n'aurait-il pas l'idée de prendre avec lui cette créature gentille et bien élevée ?

CLOTILDE

A quoi cela nous avancerait-il ?

BERNARD, *riant.*

D'abord, à nous débarrasser d'elle, et puis, dans des cas semblables, à moins craindre Michel. Un individu qui vit séparé de tout, hostile ou indifférent à tout, dans les circonstances critiques, on ne sait par où l'aborder. Vois quelle différence s'il arrivait accompagné d'Hélène. Nous serions prévenus par elle de ce qu'il médite. On pourrait négocier par son entremise, profiter de son influence... Au lieu d'avoir affaire à une espèce de démon, j'aurais devant moi un gredin plus ou moins pareil aux

autres. Hein! quand j'hésitais à me charger d'Hélène !... Te rappelles-tu ? J'aurais parfaitement pu m'en dispenser... Fille naturelle de mon frère, cela ne comptait pas... Mais le curé du village où la mère d'Hélène venait de mourir m'écrivait lettres sur lettres. Déjà il me comparait à Jean-Jacques mettant sa famille aux enfants trouvés... Ces histoires-là sont des mines à chantages... Un chef de démocratie doit pouvoir intervenir dans la discussion de sujets émouvants, tels que la recherche de la paternité, sans courir le risque d'interruptions désobligeantes. Un peu à contre-cœur, j'ai fait une bonne action, et m'en voilà récompensé puisque la présence d'Hélène est, jusqu'à un certain point, une sauvegarde.

CLOTILDE

Ta bonne action, ne t'en vante pas trop. Depuis huit ans que cette petite est au pen-

sionnat, l'as-tu seulement demandée trois fois au parloir ?

BERNARD, *riant.*

C'est tout au plus.

CLOTILDE

Quant à moi, je me serais volontiers occupée d'elle, mais tu le défendais.

BERNARD

Je considérais comme inutile et dangereux tout contact entre elle et les miens. Il faut cette menace d'un péril inconnu pour que je me décide à la mettre en rapport avec vous.

CLOTILDE

Je voudrais éviter les bévues... Dis-moi... sait-elle que Michel est son père ?

BERNARD, *vivement.*

Diable, non !... Fais attention ! Il sera temps

de l'instruire, si Michel s'intéresse à elle. Encore, ce sera M. Renaud, et nullement Michel.

CLOTILDE

Enfin, à propos de son origine, que croit-elle ?

BERNARD

Sa mère et elle abandonnées à l'époque de sa naissance par un père dont elle ignore le nom. De plus, je lui ai fait entendre que je veille sur son éducation, comme président d'une société protectrice de l'enfance.

CLOTILDE

La jeune personne est assez jolie, mais sa physionomie a une expression de dureté. Son caractère ne doit pas toujours être commode. Ma foi, si elle est un peu revêche, cela s'explique fort bien, car elle n'a pas eu à se ıer de l'existence. Que doit-elle penser, en

ce moment? Depuis huit ans, tu la laisses enfermée, et, voilà que tout d'un coup tu l'enlèves, tu l'installes dans une belle voiture, tu l'introduis dans une charmante villa. « Et c'est ici chez moi!... J'espère que vous y serez heureuse! Voici ma femme, ma fille!... » Quelle salade cela doit faire dans son esprit!... En route elle ne t'a pas questionné ?

BERNARD

C'est moi qui l'ai questionnée. Malgré mes préférences pour l'éducation laïque, j'avais tenu à la placer chez les sœurs, dans l'espoir qu'à la fin de ses études elle se ferait religieuse... Ces vocations-là ont parfois du bon...

CLOTILDE

En ce moment, une vocation pareille irait contre ton projet de la colloquer à Michel.

BERNARD

Aussi je ne désire plus le cloître... C'est pré-

cisément pour m'éclairer sur ses penchants que je l'ai habilement interrogée... Eh bien ! figure-toi qu'il y a deux ans, elle a réellement été tentée de prendre le voile... Mais le plus singulier, c'est qu'elle ne voulait pas entrer dans l'ordre auquel appartiennent les religieuses qui l'ont élevée.

CLOTILDE

Quel ordre choisissait-elle ?

BERNARD

Je n'en sais rien. Nous causions en dînant, et un collègue de la Chambre, qui m'a demandé la permission de s'asseoir à notre table, a mis fin à l'entretien... La voici... (*Hélène entre, accompagnée de Jeanne.*)

SCÈNE VII

CLOTILDE, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE

JEANNE, *câline, allant à son père.*

Mon vieux papa, que je vous embrasse encore !... (*En se penchant sur son épaule, elle s'aperçoit que sa tasse de café est à peine entamée.*) Comment ! votre tasse est encore pleine ! Vous n'avez pas avalé trois bouchées ! C'était donc bien important, ce que vous aviez à dire ?... Voulez-vous que je fasse rapporter du café ? Le vôtre est froid.

BERNARD

Laisse donc !... J'aurai fini dans un clin d'œil.

JEANNE

D'abord, vous ne placerez pas un mot, j'ai

trop de choses à vous raconter. (*Elle continue à lui parler bas.*)

CLOTILDE, *à Hélène.*

Si mon mari a négligé son déjeuner, c'est moi qui suis coupable... Je lui ai posé tant de questions !... Vous devinez sur qui ? Sur vous, oui, mademoiselle. Souvent, j'ai eu le désir de m'occuper de vous... je n'ai pas pu, mais l'intention y était. Croyez-le... Je serais heureuse de vous être utile... Pour cela, il faudrait d'abord vous connaître un peu... J'espère que vous aurez confiance en moi et que vous me direz tout.

HÉLÈNE

Ce serait bien volontiers, mais que dire ?... Il n'existe pas un passé plus nul que le mien.

CLOTILDE

Peut-être pas rempli d'événements. Et en-

core !... Je viens d'apprendre qu'il y a deux ans vous aviez envie d'entrer en religion. C'est un événement, cela, dans la vie d'une âme ! Étiez-vous vraiment décidée ?

HÉLÈNE

Oui, presque...

CLOTILDE

Naturellement, vous seriez devenue religieuse dans le couvent même où vous étiez élève ?

HÉLÈNE

Non. Je voulais entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres.

CLOTILDE

Votre rêve, à dix-huit ans, était de soigner des vieillards infirmes ?...

HÉLÈNE

Mon rêve !... Oh ! pas du tout ! Ma volonté

CLOTILDE

Mais pourquoi ?

HÉLÈNE

Je n'étais pas heureuse. J'avais perdu ma mère qui m'aimait profondément, et sa tendresse n'avait pas été remplacée... Personne autour de moi ne devinait à quel point j'étais seule... Alors, c'est très simple... Lorsqu'on ne peut pas être consolé soi-même, on éprouve le besoin de consoler les autres.

CLOTILDE

Cela vous paraît simple ?

HÉLÈNE

Il me semble... Être consolateur ou consolé réchauffent également le cœur.

CLOTILDE

Vous avez abandonné votre projet... pourquoi ?

HÉLÈNE

J'ai eu peur de ne pas persévérer toute ma vie... Je ne suis pas assez pieuse.

CLOTILDE

Faut-il donc une piété phénoménale?

HÉLÈNE

Oui, dans certains cas... Tout arrive... Supposez que, parmi les vieillards confiés à mes soins, se soit un jour trouvé un ennemi à moi...

CLOTILDE

Un ennemi !... Vous en avez donc ?...

HÉLÈNE

Peut-être, madame.

CLOTILDE

Vous n'en doutez pas, à en juger par votre ton... Quel mal vous a-t-on fait ?

HÉLÈNE

Ma mère est morte épuisée de travail... Moi, j'ai grandi dans un cachot.

CLOTILDE, *embarrassée.*

Alors, c'est autour de vous qu'il faut chercher?...

HÉLÈNE

Oui, très près de moi...

CLOTILDE, *se croyant directement en cause.*

Ceux que vous accusez pourtant...

HÉLÈNE

Je n'accuse qu'un seul... Tenez, je pense à mon père... Si je le reconnaissais, même accablé de maux, je ne pardonnerais pas. Une âme vraiment chrétienne parviendrait à l'aimer en Dieu.

BERNARD, *se levant.*

Allons!... me voilà lesté!... (*A Jeanne.*)

Sonne pour qu'on emporte ce plateau. (*Jeanne va pousser un bouton électrique.*)

CLOTILDE, *à Jeanne.*

As-tu montré sa chambre à mademoiselle?

JEANNE, *souriant, à Hélène.*

Pas encore, je vais la conduire.

CLOTILDE, *à Hélène.*

J'ai choisi pour vous une chambre d'où on découvre toute la rade... Je suppose qu'avant de venir ici, vous n'aviez jamais vu la mer?

HÉLÈNE

Même ici, madame, je ne l'ai pas encore aperçue.

JEANNE, *riant.*

C'est vrai, d'où l'aurait-elle aperçue?... Elle est arrivée en voiture par la ville, et, à table

elle tournait le dos à la fenêtre. (*Prenant d'un geste amical Hélène par le bras, elle l'entraîne dans la galerie à droite.*) Regardez ! (*Hélène, muette d'admiration, contemple la mer qui scintille sous le gai soleil.*)

CLOTILDE

Vous ne trouvez pas que c'est beau?

HÉLÈNE

Si.

JEANNE

Vous attendiez-vous à tant d'immensité?

HÉLÈNE

Mes yeux ne sont pas habitués à un autre horizon que quatre murs. L'immensité n'y entre pas... J'ai à peine la sensation de voir... j'ai surtout la sensation de pouvoir... oui, de pouvoir glisser là-dessus pendant des jours et des jours...

BERNARD, *riant.*

Vous croyez qu'elle découvre la mer?... Point!... Elle découvre la liberté!... (*Au même instant, Jeanne, très émue, montre du doigt un individu qui longe la grille du jardin.*)

JEANNE

Papa!... Voilà celui qui m'a fait si peur!... Il examine la maison. (*Bernard se précipite pour voir celui qu'elle désigne.*) Là!... debout devant la grille!...

BERNARD, *après un rapide examen, rejoignant Clotilde, lui parle à mi-voix, pendant qu'Hélène et Jeanne continuent à observer les mouvements de l'intrus.*

C'est bien lui!... Laisse-nous!... Je garde, pour un instant, Hélène et Jeanne... A cause d'Hélène... La lui montrer... Qu'il sache que c'est sa fille.

JEANNE

Il entre dans le jardin... Il nous a vues !... Il vient !

BERNARD, *d'un ton très calme.*

Eh ! qu'il vienne !... Je le connais... C'est un très brave homme !... (*Clotilde s'en va. Hélène et Jeanne se disposent à la suivre.*) Non. Vous deux, restez !... Et s'il cherche à causer avec vous, au lieu de l'éviter, soyez gentilles et confiantes... Vous m'entendez, Hélène ? (*En prononçant les derniers mots, il ouvre la porte sur le perron et fait entrer Michel qui apparaît grand, gros, défiguré, affreux à voir. Son visage est d'abord masqué en partie par un large chapeau mou rabattu sur les yeux. Lorsqu'il a fait trois pas dans l'appartement, il se découvre, et rien ne dissimule plus les cicatrices de son front.*)

SCÈNE VIII

BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE, MICHEL

MICHEL, *très jovial, sans tendre la main à Bernard, se présentant lui-même.*

C'est M. Renaud!... Bonjour!

BERNARD, *sans faire un pas vers lui, d'une voix blanche.*

Bonjour, monsieur Renaud. Voici ma fille Jeanne.

MICHEL, *toujours du même ton réjoui.*

Ah! oui!... Elle n'en veut pas trop au gros butor qui lui a fait peur?... Dites donc, cette fois, pas moyen de se cacher!... Regardez-moi bien, mademoiselle Jeanne!... (*Elle le regarde*

dans le blanc des yeux.) A la bonne heure!... Il y a progrès!... (*Se tournant vers Hélène.*) Et celle-ci... a-t-elle aussi repris courage?... Ah! mais, il y a erreur!... (*A Jeanne.*) Ce n'est pas avec elle que vous étiez tantôt!

JEANNE

En effet.

BERNARD, *avec importance.*

Je vous présente mademoiselle Hélène Froment.

MICHEL, *frappé d'un souvenir.*

Attendez donc!... Froment!... Je connais ça! J'ai déjà dû rencontrer mademoiselle. (*Hélène, naïvement, fait un geste négatif.*) Si, mademoiselle... Mais vous étiez trop petite!... Vous n'avez pas pu vous former une opinion sur moi... (*A Bernard.*) J'ai une chance particulière... La famille au complet... Il manque pourtant madame Prinson.

BERNARD, *interloqué.*

Ma femme se porte bien, merci !... (*Faisant signe à Jeanne d'emmener Hélène.*) Mes enfants, j'ai à causer avec M. Renaud. (*Hélène et Jeanne s'en vont, après avoir salué Michel.*)

SCÈNE IX

BERNARD, MICHEL, *puis* CHARLES

BERNARD, *très ému.*

Toi, ici !

MICHEL, *goguenard.*

Allons, bon !... vous tutoyez M. Renaud !...

BERNARD

Assez de comédie... Si tu veux causer, parle sérieusement.

MICHEL

Tu as raison : les meilleures plaisanteries sont les plus courtes... A partir de maintenant, je redeviens Michel.

BERNARD, *inquiet.*

Rien qu'avec moi, cependant.

MICHEL

Ah ! ah ! Renaud pour la galerie et Michel pour toi. Tu fais bien de préciser ; sans cela, je te f... mon billet qu'à la première personne qui entrait...

BERNARD

Oui ou non, viens-tu me créer des ennuis ?

MICHEL, *très bon enfant.*

Penses-tu !... Quel plaisir aurais-je à te créer des ennuis ?

BERNARD

Tu as une façon de parler...

MICHEL

Ne fais pas attention... Je ne suis plus habitué... c'est-à-dire, je reste des semaines, des mois, sans parler à personne, et, quand je trouve des gens qui m'écoutent, ce ne sont pas des duchesses... Des ennuis !... Fichtre non !... Tu es un trop brave homme !... J'arrive, et qui est-ce que je vois installée à ton foyer, traitée comme ta propre fille ?... La mienne !... Celle que j'ai assez salement plaquée dans le temps avec sa mère... Donnes-tu également asile à la mère ?

BERNARD

Elle est morte.

MICHEL

Fâcheux !... Cette femme m'avait aimé. J'aurais une expérience amusante à faire si je rencontrais une ancienne bonne amie... Courir à elle, les bras ouverts, en criant : « Je suis ton

Michel adoré !... » (*Riant à gorge déployée.*) Avec une gueule pareille, hein ! qu'en dis-tu ?

BERNARD, *révolté.*

Ce que je dis?... Écoute !... Lorsque tu m'as écrit d'Angleterre que tu étais sauvé, j'ai préféré ne pas répondre... Tu ne demandais pas de nouvelles, et, par une espèce de pitié, j'ai reculé devant celles que j'aurais eues à te donner. J'ai ouvert un crédit à M. Renaud, tu as accusé réception dans les termes que je souhaitais, nous en sommes restés là... Mais, devant ton impudence, c'est un besoin pour moi de te montrer le mal que tu as fait... Deux mois après que le récit de ta rébellion a été publié en Europe, notre mère est morte de chagrin... Oui, on peut l'affirmer, uniquement de chagrin, car sa santé était parfaite avant le désastre... Quant à notre père, c'est encore plus triste... Tu étais son préféré... Dès qu'il était question de ton

avancement, de tes campagnes, de ta renommée ses yeux brillaient!... Un jour, il est entré dans ma chambre pendant que j'écrivais et a étalé un journal devant moi. Son doigt m'indiquait un titre en grosses lettres : « Afrique centrale... Révolte d'un officier français. » Alors, j'ai commencé l'affreux article dont chaque ligne révélait un crime. L'expédition commandée par Michel Prinson accusée d'atrocités : villages brûlés, femmes, enfants égorgés ; prisonniers farcis d'une cartouche de dynamite qu'on faisait éclater. Une seconde expédition envoyée à la recherche de la colonne mal famée... Le récit de l'embuscade préparée par toi... Le massacre de tous les blancs !... La fin héroïque du colonel qui tombait sous les balles en criant une parole de pardon. Lorsque je suis arrivé au bout de la lecture, mon père m'a fait signe de ne rien ajouter. Il est sorti sans avoir ouvert la bouche. Jamais plus il n'a prononcé ton nom.

Il a traîné pendant des mois avec une maladie noire. Un matin, on l'a trouvé inanimé dans son lit... Nous avons réussi à cacher qu'il avait pris du poison, mais c'est la vérité !... (*Long silence.*)

MICHEL

Les pauvres vieux ! Très triste !... Bah ! Quand un fruit véreux tombe de l'arbre, est-ce que les fruits voisins s'en plaignent ?... Ils s'arrondissent d'autant mieux. Pourquoi les personnes sont-elles moins avisées ? Et d'ailleurs, puis-je être responsable de toutes les inepties qu'on a publiées sur moi ?... Ainsi, les festins de chair humaine : invention pure !... La vérité est que je goûtais souvent à la popote de mes noirs, comme c'était mon devoir de chef... Tu ne peux pas te figurer tout ce qui mijotait dans ce bouillon-là... Du crocodile, du serpent, du perroquet... J'en retirais parfois des

morceaux de singe... De loin, la forme aura pu tromper... Tiens, encore cette histoire de missionnaire et de trois religieuses qui dirigeaient une petite chrétienté à la limite du désert, et que j'aurais enlevés, trimbalés pendant des centaines de lieues, pour les abandonner dans la brousse après les plus ignobles traitements... Rien de plus faux... Le missionnaire, d'abord, je l'ai laissé parfaitement tranquille à son poste... Qu'est-ce que j'en aurais fait ?... Quant aux religieuses, elles ont été relâchées dès le lendemain et confiées à une caravane qui devait justement passer à côté de leur école... Tous mes actes ont été grossis, dénaturés à plaisir... J'admets qu'il y en a un : avoir tendu à ces gens le traquenard où ils ont péri... Ça, oui... C'était un sacré tour !... Et encore, il y aurait bien des choses à dire... (*S'interrompant.*) Voyons ! voyons !... Ma parole, je plaide !... Encore un peu je demanderais par-

don!... Et toi qui te donnes des airs de juge!... Non, c'est trop farce!... J'ai nettoyé ces gens parce qu'ils venaient m'enlever le pouvoir, et, là-bas, le pouvoir vaut qu'on s'y cramponne. Commander en pays sauvage!... Ah! mes enfants! Voilà ce qui s'appelle avoir les atouts dans son jeu!... Être roi nègre et faire la fête au son du tam-tam!... Fumer sa pipe dans son harem comme un maquignon dans son écurie, une écurie où grouillent des femmes qui sont de beaux animaux effrontés et dociles, qu'on choisit, qu'on palpe, qu'on prend, qu'on laisse... Et la chasse!... Les tueries de zèbres et d'antilopes, la guerre aux lions, aux éléphants, aux gorilles et aux nègres, dans l'immensité des forêts dont on se sent le maître souverain... Imagine là-dedans quelqu'un qui vient me déranger quand j'ai des fusils prêts à partir... Ah! le pauvre!

BERNARD

Tu as tué tes parents et voilà comment tu accueilles le récit de leur mort !

MICHEL

Je ne pleure ni père ni mère, parce que j'étais mort avant eux... On ne pleure pas devant une tombe, lorsqu'on est soi-même dans la tombe... Certes, j'ai toujours été un mécréant, mais pas au point de n'avoir qu'un caillou à la place du cœur... Même à l'époque où je massacrais des femmes et des enfants, j'avais encore des heures d'attendrissement... Je puis t'indiquer à quelle minute précise tout ce qui était sensible en moi a été supprimé... Vois-tu, on peut dire du drapeau qu'il n'est qu'une loque... loque tant que tu voudras, mais, à partir de l'instant où j'ai tiré sur elle, j'ai compris qu'il n'y avait plus pour moi ni parents, ni amis nulle part sur cette terre : une façon d'être mort.

BERNARD

Malgré moi, je te plains...

MICHEL

Garde ta pitié : je n'en ai que faire !... Les morts ont un genre de bonheur qui remplace tout. Ils ont l'indépendance absolue. Je suis libre !... Pas libre comme un citoyen de pays à législation plus ou moins large... Ma liberté est celle du paria qui ne respecte et ne ménage plus rien !... Sais-tu dans quelles circonstances bizarres j'ai eu la révélation première de l'ivresse que donne cette liberté-là ?

BERNARD

Tu viens de le dire... C'est lorsque tu as commandé le feu contre ton drapeau.

MICHEL

Pas du tout !... Alors, je n'ai eu que l'impres-

sion d'une rupture complète avec la société. L'idée qu'une joie pouvait émaner de cette rupture n'est venue que beaucoup plus tard, et voici comment : tu n'ignores pas qu'après ma révolte, j'ai continué pendant plusieurs semaines une existence de pacha ; jusqu'au jour où mes sujets, ne me sentant plus soutenu par la France, se sont, à leur tour, fâchés et m'ont massacré. Mais ils n'ont réussi qu'à moitié !... Des brutes qui vous hachent, et, lorsqu'ils vous ont couvert d'une bouillie sanglante dans laquelle s'efface la forme humaine, ils croient l'homme anéanti... Mon cadavre est resté exposé pendant des heures au grand soleil sous un essaim de mouches. Le soir, je me suis traîné loin des cases. Durant des mois, j'ai vécu dans la brousse, errant la nuit, dormant le jour... Enfin, après avoir marché vers le nord, longtemps, longtemps, j'ai été surpris par un parti de Touaregs nomades et emmené captif... Pen-

dant des jours, ils m'ont promené à travers les sables, attaché par le cou à la queue d'un chameau... Eh bien, c'est à ce moment-là que j'ai été pour la première fois ivre de liberté !... Oui, avec la corde au cou et le cul pelé d'un chameau pour tout horizon... C'est que la liberté n'est pas au dehors, mais au dedans de nous-mêmes, et, en m'efforçant de suivre les vastes enjambées du chameau, je sentais naître en moi l'âme qui trouve son bonheur dans la solitude.

BERNARD, *ironique.*

Solitude relative !

MICHEL

On est mille fois plus seul entre un Arabe qui vous cingle de coups de matraque et un chameau qui vous tire par brusques saccades, que perdu dans l'immensité du désert !... Depuis cette promenade, je n'ai guère cessé d'être

aux prises avec de cruelles difficultés... A Londres, j'ai couché sous les ponts, le ventre creux, par un froid noir... J'étais joyeux !... Je le suis encore... M. Renaud n'a pas de maîtresse... Après avoir aimé celles qu'on viole, il aime, à présent, celles qu'on achète... M. Renaud n'a pas d'amis... M. Renaud n'a même pas de relations... Très peu de gens seraient capables de supporter la vie que mène M. Renaud... Les uns crèveraient de mélancolie... D'autres iraient s'enterrer dans un couvent où, au moins, on dit : « Frère ! » à des moines... Moi, non seulement je tiens le coup, mais je le tiens avec allégresse... Le fait qu'on devrait être écrasé et qu'on réagit avec une indomptable opiniâtreté, produit du bonheur !...

BERNARD, *ironique.*

Bonheur qui consiste à être fier de ne pas succomber à la peine.

MICHEL

D'accord !... Je ne suis pas ce qu'on appelle heureux... Impassible serait plus juste.

BERNARD

Impassible, toi !... Mais la passion éclate à chacun de tes mots !

MICHEL

Où vois-tu la passion ?... J'arrive un peu nerveux à cause d'une rencontre...

BERNARD

Qui t'a bouleversé, toi, l'homme impassible !... Qui as-tu rencontré ?...

MICHEL

Probablement, la seule chose au monde qui puisse encore m'émouvoir !... Le village est rempli de troupes, et, au détour d'une rue, je me suis trouvé devant elle... Elle, la loque tri-

cólore !... J'ai pris par un autre chemin... Ah ! et puis zut !... Ce n'est pas pour te raser avec des balivernes que j'ai fait le voyage.

BERNARD

Tu n'es plus ni fils, ni frère, ni parent, ni ami, tu es resté soldat !

MICHEL

Non, merci !... Je ne puis songer sans dégoût à l'esclavage militaire... Tu ne comprends rien à mon trouble.

BERNARD

Bien !... Parlons d'un autre sujet... Tu es venu pour me dire quelque chose : dis-le.

MICHEL

Non, pas à présent... La question se pose mal, ou plutôt tu as eu tort de ne pas la poser dès mon premier pas dans cette maison... Je

n'ai plus de famille et tu m'as récité un boniment à l'usage de l'enfant prodigue !... plus de patrie, et tu m'as fait parler comme un conscrit... Mon esprit est ailleurs... Salut !... Je reviendrai... (*Entre Charles.*)

CHARLES

Il y a là un planton venu à bicyclette. Il annonce que le colonel arrive pas loin derrière lui et sera ici dans un instant.

BERNARD, *à Charles.*

Dites à madame qu'elle peut descendre. (*Charles sort.*) C'est le colonel qui a son billet de logement chez nous... Si tu veux revenir cet après-midi, je serai à ta disposition, quand tu voudras.

MICHEL

Ça va... Es-tu libre vers trois heures ?

BERNARD

Oui... J'entends Clotilde...

MICHEL

Cela te contrarierait-il que je parle à ma belle-sœur?... Bien entendu, si elle ne sait pas qui je suis.

BERNARD, *après avoir hésité.*

Elle te croit mort... Reste, si cela te convient. (*Clotilde entre, ayant changé de toilette.*)

SCÈNE X

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE

BERNARD, *à sa femme, avec un geste de vague présentation.*

Monsieur Renaud. (*Clotilde salue gauchement, très embarrassée.*)

MICHEL, *du ton le plus aimable.*

Je suis fixé à l'étranger depuis de longues années, et ce spectacle des manœuvres qui, pour tout le monde, est intéressant, l'est particulièrement pour moi... La vue des uniformes français me donne une sensation de nouveauté.

CLOTILDE

Vous allez pouvoir contempler un uniforme de très près ; nous attendons d'un instant à l'autre le colonel Hérouard.

MICHEL

Hérouard !... Bigre !... Ce n'est pas le premier venu !

CLOTILDE

Vous le connaissez ?

MICHEL

Personnellement, non. Où aurais-je eu l'oc-

casion de le rencontrer?... De réputation, qui ne le connaît ?... Sa campagne au Soudan a été merveilleuse... C'est un brave !... (*Le son d'une musique lointaine arrive par bouffées.*)

BERNARD

Écoutez !... Un régiment qui marche, musique en tête... Toutes les troupes n'ont pas encore pris leurs cantonnements. (*On entend le pas d'un cheval qui s'arrête et piétine devant la grille, puis un bruit de voix.*) Eh ! qu'est-ce que voici? (*Bernard et Clotilde vont tous deux à la porte vitrée.*)

CLOTILDE, *arrivée la première.*

Le colonel !...

BERNARD, *se précipitant derrière elle.*

A-t-il quelqu'un pour tenir son cheval?

CLOTILDE

Oui, son ordonnance est là !... Sonne vite pour

qu'on lui fasse voir l'écurie. (*Bernard court à un bouton électrique, à gauche, au premier plan.*) Le colonel ne sait où aller, montre-toi ! (*Bernard, après avoir pressé sur la sonnerie, revient à pas précipités et sort sur le perron. Pendant le commencement de la scène suivante, la musique militaire, dont le bruit n'était d'abord perceptible que d'une manière intermittente, augmente peu à peu de sonorité. Au bout de quelques répliques, on distingue l'air qui est joué.*)

SCÈNE XI

BERNARD, MICHEL, CLOTILDE, HÉROUARD, *puis* CHARLES, *puis* JEANNE, *puis* HÉLÈNE

BERNARD, *au dehors sur le perron, appelant.*

Par ici, mon colonel !...

CLOTILDE, *contre la porte, très affairée et sans se retourner, à Michel qui est adossé, les bras croisés, au vitrage, pas bien loin derrière elle.*

Une femme doit-elle dire : « Colonel » ou bien : « Mon Colonel » ?

MICHEL, *rudement.*

Je n'en sais rien. (*Une ombre passe sur le visage de Clotilde, mais elle redevient subitement très souriante et se poste sur le seuil de la porte, pendant que Bernard, au dehors, prodigue au colonel des phrases obligeantes.*)

CLOTILDE, *d'une voix hospitalière et compatissante.*

Colonel, venez !... Il fait une chaleur dehors ! (*Le colonel paraît, en grand uniforme. Il salue d'une façon très militaire, les talons réunis, puis serre la main que lui tend Clotilde.* —

Bernard entre derrière lui. En même temps, Charles, venu de l'intérieur, s'arrête auprès de Bernard, attendant des ordres.)

BERNARD, *à Charles.*

Qu'y a-t-il ?

CHARLES

Monsieur n'a pas sonné ?

BERNARD

C'est juste !... J'oubliais... Indiquez à l'ordonnance du colonel où se trouve l'écurie... (*Montrant le perron.*) Par là, vite !... (*Élevant la voix.*) Et recommandez qu'on ait bien soin du cheval !... (*Le domestique sort dans le jardin.*)

CLOTILDE

Une si jolie bête !... Je la regardais tout à l'heure... Si fine, si... Des yeux de gazelle... Vous saurez, colonel, que j'ai la passion des

choses guerrières. J'ai passé une partie de la nuit à cette fenêtre, avec ma fille. Nous ne pouvions pas nous arracher au spectacle de la bataille... De quel côté se trouvait votre régiment?

HÉROUARD

Tenez, on voit fort bien d'ici l'endroit que nous avons défendu presque tout le temps. (*Il fait un pas vers la galerie vitrée et se trouve devant Michel. Il s'arrête, regarde le visage couturé de Michel et s'incline.*)

CLOTILDE, *forcée de présenter Michel, avec une répugnance visible.*

Monsieur Renaud... (*Michel rend au colonel un rapide salut : le colonel fait le geste de lui tendre la main, Clotilde passe vivement entre les deux hommes et entraîne le colonel jusqu'à la fenêtre.*) Où disiez-vous, mon colonel ?

HÉROUARD

De trois à cinq heures du matin, mes tirailleurs ont été déployés derrière la haie de ce parc, à mi-côte, au-dessus de Jossigny... Vous voyez, à gauche de la grande maison blanche !... (*La musique militaire, qui depuis un instant ne se faisait plus entendre, éclate, à courte distance, jouant une marche entraînante.*)

BERNARD

Par quel hasard un régiment ici ?

HÉROUARD, *riant.*

Rassurez-vous, monsieur le député, vous n'avez que le colonel à loger. Mais lorsqu'on reçoit le colonel, on donne également l'hospitalité au drapeau. C'est une compagnie du 170e qui, musique en tête, escorte le drapeau jusqu'à votre maison. Demain, au départ, on viendra le reprendre avec le même cérémonial.

(*Jeanne arrive en courant par la galerie vitrée, et d'un bond, se trouve au milieu de la salle.*)

JEANNE, *haletante.*

On apporte le drapeau... Le brosseur du colonel dit que... (*Elle s'aperçoit qu'elle est auprès du colonel lui-même et s'arrête confuse.*)

HÉROUARD, *souriant, s'incline devant elle.*

Madame votre mère assure que vous suivez avec ardeur les opérations militaires. Je constate qu'elle n'exagérait pas. Comme officier, permettez-moi de vous féliciter. (*Il lui tend la main, elle y met la sienne, et en quittant le colonel, se trouve auprès de son père.*)

JEANNE, à *Bernard, à mi-voix.*

Je ferais peut-être bien d'appeler mademoiselle Froment... Elle regrettait de n'avoir pas assisté au combat de la nuit.

BERNARD

Oui, c'est cela. Va. (*Jeanne repart, très vite. — La musique s'est rapprochée de plus en plus. Elle arrive devant la grille, où elle cesse brusquement de jouer. Jeanne revient, toute rouge et essoufflée, suivie d'Hélène.*)

JEANNE, *riant et montrant Hélène.*

Je l'ai rencontrée dans l'escalier. Elle ne comprenait rien à ce vacarme et cherchait une place pour voir prendre la maison d'assaut. (*Se dirigeant vers le perron.*) Est-ce qu'on peut regarder?...

HÉROUARD

Comment donc!... Je suis fier de vous présenter mes hommes... Regardez-moi quelle allure, après huit heures de marche!... (*En disant cela, le colonel fait passer Jeanne, puis Hélène, sur le perron. — Clotilde se dispose*

à les suivre. Dès qu'elle a jeté un regard au dehors, elle revient en toute hâte vers son mari.)

CLOTILDE

Il y a foule !... Toute la population est là... Montre-toi... Ce sera d'un excellent effet.

BERNARD

Tout de suite... (*Regardant autour de lui.*) Un chapeau !... (*Très pressé, parcourant la chambre.*) Il me faut un chapeau, vite !...

CLOTILDE, *cherchant avec lui.*

Je n'en vois pas... Qu'est-ce qui t'empêche d'y aller tête nue ? Ce n'est pas un temps à s'enrhumer.

BERNARD, *exaspéré.*

Au diable les rhumes !... C'est pour saluer le

drapeau !... (*Détachant les syllabes.*) Sa-lu-er le dra-peau !

MICHEL, *allant à lui.*

Voici le mien. (*Il lui tend son chapeau.*)

BERNARD, *le saisit fiévreusement.*

Ça ne fait rien... Merci !... (*Il se couvre et s'élance au dehors. Pendant les répliques précédentes, on entendait confusément divers commandements militaires, les derniers plus distincts :* Arme sur l'épaule droite !... *Puis un silence, pendant que le capitaine salue de l'épée le drapeau qui fait face à la troupe. Alors, d'une voix nette et forte, retentit le commandement :* Au drapeau ! *Clairons et tambours battent et sonnent. La musique joue. A la minute même où la glorieuse fanfare éclate, Bernard apparaît sur le perron... Il écarte les assistants, et, bien à la vue de la foule, on le voit enlever son chapeau d'un*

geste large et solennel, et tenir ce chapeau, le bras tendu à la hauteur de son visage, tout le temps que dure la musique. Elle se tait. Les honneurs sont rendus. Le porte-drapeau, escorté de deux sous-officiers, gravit les marches du perron. Au moment où il passe à côté de Bernard, celui-ci, d'une voix retentissante, s'écrie : C'est l'orgueil de la France qui entre chez moi!... *Bravos de la foule. Cris nombreux de* : Vive l'armée !... Vive la France!... *Michel, pendant le salut au drapeau, est resté seul, à demi assis sur une table qui occupe le milieu de l'appartement, le dos tourné au perron, les bras croisés, le regard vague. A l'arrivée du porte-drapeau, il sursaute, se retourne et se trouve en présence du drapeau... L'officier qui le tient, indécis sur le chemin à prendre et se trouvant encore loin des autres personnages qui se sont attardés à contempler la foule, s'adresse à Michel.*

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE PORTE-DRAPEAU

LE PORTE-DRAPEAU, *à Michel.*

Pardon, monsieur !... La chambre du colonel... Pour y aller, s'il vous plaît ?...

MICHEL, *rudement.*

Je ne suis pas de la maison !

BERNARD, *vivement.*

Par ici !... On va vous conduire... (*Appelant.*) Jeanne !... Jeanne !... Montre à monsieur la chambre du colonel.

JEANNE

Si vous voulez venir, monsieur. (*Elle s'éloigne, suivie du porte-drapeau.*)

HÉROUARD, *riant, à Jeanne qui disparaît.*

C'est pour la patrie, mademoiselle!... (*Michel, pendant que l'attention générale est fixée sur le drapeau qu'on emporte, s'élance comme un fou dans le jardin. Son départ n'est remarqué par aucun des assistants, excepté par Hélène, contre laquelle il se heurte dans sa précipitation. Pendant ce temps, le colonel explique :*) Le drapeau, dans une chambre, est un compagnon glorieux, mais encombrant, car nous avons des instructions qui recommandent de poser la hampe horizontalement sur deux dossiers de chaises, de manière que l'étoffe tombe verticalement sans faire de plis... Tout cet appareil tient pas mal de place.

BERNARD

Pourquoi ne pas le mettre debout, dans un coin, simplement?

HÉROUARD

Par économie. Pour qu'il dure le plus longtemps possible. La grande affaire est d'éviter les plis. (*Le porte-drapeau revient, traverse la salle sans rien dire, rejoint les deux sous-officiers restés près de la porte et sort avec eux. Aussitôt, commandements militaires et départ de la troupe, dont le pas cadencé résonne.*)

CLOTILDE, *à Bernard, à mi-voix.*

Je ne vois plus M. Renaud.

BERNARD

Hein !... (*Regardant autour de lui.*) Parti !... Bah !... (*Montrant le chapeau qu'il tient encore à la main.*) Son chapeau !... (*Le donnant à Jeanne.*) Tiens, cours vite à l'office, et fais-le-lui porter par un homme à bicyclette.

CLOTILDE

Mais s'il a passé par la falaise ?

BERNARD

Du tout. On le trouvera derrière les soldats.

HÉROUARD

Vous parlez de M. Renaud ?

BERNARD

Oui... nous nous étonnions... Il a disparu !...

HÉROUARD, *brusquement.*

Qu'est-ce qu'il est ?

BERNARD

Mais... un vieux camarade... Il vient rarement.

HÉROUARD

Pardonnez mon indiscrétion... Je n'en demande pas tant... Ancien officier, n'est-ce pas

BERNARD, *très ennuyé.*

Lui !... Quelle idée !... C'est le plus pacifique des hommes !...

HÉROUARD

Qui a reçu des balles en pleine figure !... S'il n'est pas ancien officier, il en a vraiment la dégaine !...

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MICHEL. *Hélène est assise dans la galerie. Elle tient un livre qu'elle ne lit pas et rêve en regardant la mer. Michel arrive par la gauche. Il s'approche d'Hélène sans faire de bruit.*

Subitement, elle se rend compte qu'un homme est debout auprès d'elle et l'observe. Aussitôt, elle se lève avec un petit cri d'effroi et reconnaît Michel.

MICHEL

Si peur que cela ?

HÉLÈNE, *moitié riante, moitié suffoquée.*

Je ne m'attendais pas...

MICHEL, *avec flegme.*

Même quand on s'attend, ma hure ne rate pas son effet. (*Hélène veut s'éloigner.*) Eh bien! où allez-vous?

HÉLÈNE

Prévenir M. Prinson que vous êtes là.

MICHEL

Vous ne lui apprendrez rien... Je viens d'entrer dans le jardin par un côté où il n'y a pas de porte et, pendant que je franchissais la palissade, il m'observait d'une fenêtre au premier étage.

HÉLÈNE

Alors, vous n'êtes pas venu par la grand'-route?

MICHEL

Non, par la campagne : j'ai du temps à perdre. (*Un silence.*) Qu'a-t-on dit, ce matin, lorsqu'on a découvert que j'étais parti sans chapeau ?...

HÉLÈNE

Sans chapeau ?...

MICHEL

Ah ! ah ! vous n'avez pas saisi le truc du chapeau ?... Alors, bien : c'est signe qu'on n'a guère pris garde à ma disparition subite.

HÉLÈNE

Si, tout de même un peu... Le colonel a demandé si vous n'étiez pas un ancien officier.

MICHEL *marmotte entre ses dents.*

Ah ! il a l'œil, le bougre !... (*Un silence.*) Qu'a-t-on répondu ?

HÉLÈNE

« Non », naturellement.

MICHEL

« Naturellement » m'amuse !... Pourquoi « naturellement » ?

HÉLÈNE

J'ai parlé sans réfléchir, je vous assure !

MICHEL, *ironique.*

Je m'en doute !... Enfin, votre opinion sincère... Officier ? pas officier ?

HÉLÈNE

Je suis entrée au couvent, il y a huit ans, à la mort de ma mère, j'en suis sortie pour la première fois hier soir... que puis-je connaître ?

MICHEL

Huit ans de boîte sans congés, ni vacances ?...

HÉLÈNE

Pas un jour !

MICHEL

C'est assez coquet!... Pourquoi est-ce précisément hier qu'on vous a délivrée? (*Hélène le regarde avec étonnement et ne répond pas.*) Très bien... je me mêle de ce qui ne me regarde pas, hein?... (*S'animant.*) Eh! allez donc! dites-le moi en face! J'aime assez qu'on m'envoie les choses à travers la figure.

HÉLÈNE

En quoi puis-je vous intéresser?

MICHEL

Vous ne m'intéressez pas... (*Se frappant la poitrine.*) Un seul personnage au monde peut se vanter de m'occuper, et le renseignement que je demande peut lui être utile. Cela, vous vous en f...?

HÉLÈNE

Je serais heureuse de vous rendre service.

MICHEL

Ah ! petite mademoiselle, voilà une bonne parole dont vous aurez tout de suite la récompense. Je vais vous faire un cadeau... un vrai cadeau, pour peu que vous ayez bec et ongles... Savez-vous que Bernard Prinson avait un frère ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

C'est votre mère, hein, qui vous l'a dit, quand vous étiez enfant !

HÉLÈNE

Elle ! non, jamais elle n'a parlé devant moi d'aucun Prinson, ni du député ni de l'autre... C'est la supérieure du couvent où j'ai été élevée. Une fois, elle m'a demandé si le député qui payait ma pension était parent d'un officier qui, après

s'être révolté, a été massacré par ses complices. A ma mine, elle a constaté que j'ignorais de quoi il était question. Alors elle m'a tout raconté.

MICHEL

Tout! En peu de mots, je pense!... Tout! Oh! je voudrais les tenir dans la brousse, vos béguines qui terrorisent les petites filles avec des histoires de croquemitaine!... Oui, les tenir dans la brousse pour leur apprendre!... Enfin, vous savez en gros ce qu'il a fait, le frère de Bernard Prinson!... Eh bien, je suis ce frère! Je suis Michel Prinson! (*Il se tait, dans l'attente d'un geste de terreur ou de réprobation. Hélène, parfaitement calme, reste les yeux fixés sur lui.*) Un assassin! Pire qu'un assassin!... Que je dise mon nom, au bout du monde, n'importe où, chacun s'écartera comme d'un pestiféré... Vous ne comprenez pas à quel degré je suis tombé...

HÉLÈNE, *lentement.*

Au contraire, je comprends mieux que personne.

MICHEL

Et vous m'écoutez... sage comme une image ! Je ne vous fais pas horreur?

HÉLÈNE

Nullement ! La révolte est, de tous les crimes, celui que j'excuse le plus.

MICHEL, *riant.*

Je ris parce que vous parlez de crimes avec l'aplomb d'un vieux magistrat... Dites donc, votre penchant pour la révolte, c'est effrayant !... Est-ce qu'au couvent vous aviez la tentation d'égorger les sœurs ?

HÉLÈNE

Oh ! voyons !...

MICHEL

Alors, qui détestez-vous?

HÉLÈNE

Je ne sais pas : tout le monde.

MICHEL

Vous voulez dire l'organisation de tout le monde : la société... Ce mot vous fait ouvrir de grands yeux! Parions que vos maîtresses ne s'en servaient pas souvent!

HÉLÈNE

Jamais!... Oui! j'en veux beaucoup à votre société. Je lui dois d'avoir grandi en prison.

MICHEL

Eh bien! grâce à moi, vous avez le moyen de n'y pas retourner. Je vous livre mon secret, avec tout pouvoir de le crier sur les toits... J'habite l'étranger... je m'appelle Renaud... je

ne communique avec les humains qu'au café ou à la brasserie... encore, pas souvent!... Si une petite fille se met à raconter en France que Michel Prinson n'est pas mort, en quoi cela peut-il troubler ma digestion?... Mon frère, lui, ne partage pas cette philosophie... c'est un politicien, donc un trembleur!... Il fait dans sa culotte à l'idée du scandale qu'entraînerait ma résurrection... Si jamais vous avez envie de rendre plus attentifs ceux qui vous ont oubliée dans un pensionnat pendant huit ans, je vous en fournis le moyen... Gentil, pas vrai?... Hésiterez-vous encore à m'expliquer pourquoi c'est hier qu'on vous a délivrée de cette longue captivité, hier, et pas il y a deux mois ou dans huit jours?

HÉLÈNE

Moi-même, j'y ai bien réfléchi : je ne découvre pas de motif. Une seule chose m'a frap

pée, c'est que M. Prinson m'a recommandé, ainsi qu'à sa fille, d'être très gentille et confiante avec vous. Il avait l'air de s'adresser particulièrement à moi.

MICHEL, *à lui-même.*

Parfait ! parfait !

HÉLÈNE, *souriant.*

Vous voyez, j'obéis ; je suis confiante !

MICHEL

Et gentille ! très gentille. (*Un silence.*) Vous plaisiez-vous au couvent ?

HÉLÈNE

Non.

MICHEL

Ma question est stupide. Vous avez prononcé le mot : « prison ». A part cela, vos maîtresses devaient être d'assez bonnes personnes ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL

Vous trouviez des camarades pour jouer, rire, au besoin vous disputer.

HÉLÈNE

Pas toujours... Mes camarades avaient des familles... Moi, je vous l'ai dit, j'avais perdu ma mère. Quant à mon père, n'en parlons pas, cela vaut mieux!... Pendant les vacances, je restais seule.

MICHEL

Alors, c'était l'ennui... le sombre ennui!

HÉLÈNE

Oh! très sombre, surtout lorsque j'étais petite... Errer seule pendant six semaines dans l'immense école déserte, me semblait affreux! Ce temps, qui apportait tant de joie aux autre

enfants, me faisait pleurer de tristesse... Lorsque je suis devenue plus grande, j'ai appris à vaincre un peu mieux l'ennui, mais je n'en ai pas été plus heureuse.

MICHEL

Quel a été votre nouveau souci ?

HÉLÈNE

Je souffrais d'être élevée par charité.

MICHEL, *ironique.*

Pour la charité qu'on vous faisait !...

HÉLÈNE

C'est probablement parce que je ne pouvais pas en être touchée qu'elle m'était insupportable ! J'ai réussi à m'en débarrasser.

MICHEL

Comment ?

HÉLÈNE

Lorsqu'avant de m'emmener, M. Prinson a voulu payer le prix de ma pension, je lui ai dit froidement : « Non, vous ne devez rien. Je suis d'âge à ne plus recevoir la charité. Depuis deux ans, je surveille les petites en échange de ce qu'on doit pour moi !... » C'était la vérité, et je m'étais promis un plaisir énorme, le jour où je la servirais...

MICHEL

A-t-elle fait sensation ?

HÉLÈNE

Absolument pas... Votre frère a souri et parlé d'autre chose.

MICHEL

Le mufle !... Ce n'est pas vous faire un compliment, mais je ne puis m'empêcher de cons-

tater que nos caractères sont de même espèce... Pour ne devoir votre pain à personne, vous avez torché des marmots, moi j'ai balayé les rues : deux besognes parentes... Bientôt, vous apprendrez à vos dépens que, lorsqu'on gagne son pain, c'est autre chose qui manque... Il faut conquérir son bonheur pouce par pouce... Quand je suis revenu d'Afrique, j'ai d'abord eu la préoccupation de ne pas mourir de faim, et puis, dame ! il m'a fallu combattre l'ennui, tout comme un enfant perdu dans une grande école déserte !

HÉLÈNE

Je connais une petite fille qui s'est penchée plus d'une fois à la fenêtre du dortoir, avec la tentation de se briser sur le pavé de la cour. Mais on lui faisait une telle peinture des flammes de l'enfer, que, sans y croire beaucoup, elle n'osait pas risquer une éternité de

souffrances... Puisque nos caractères se ressemblent tant, vous devez avoir éprouvé la même chose ?

MICHEL, *riant.*

A peu près !

HÉLÈNE

Alors, à vous aussi, l'enfer donnait à réfléchir ?

MICHEL

Oh ! moi, le diable ne me fait pas peur !... Non ! chaque fois que j'ai été sur le point de me brûler la cervelle, ce qui m'a retenu, c'est une espèce d'espoir... Ne me demandez pas ce que j'attendais... Dans ma bouche, l'idée paraîtrait tout simplement folle... Pourtant elle me décidait à rester... Et alors, n'importe comment, je passais outre... Si je vous disais qu'un soir de Noël où je me sentais particulièremen

abandonné au milieu d'un peuple en fête, j'ai commandé pour mon dîner une omelette au rhum, non que j'aime particulièrement ce plat, mais cette petite flamme qui dansait sous mes yeux... cela vivait... cela tenait compagnie... On est idiot, quelquefois !

HÉLÈNE

Je n'appelle pas cela être idiot !

MICHEL

On ne l'est pas, c'est vrai, du moment que l'on se tire d'affaire !... Tenez, puisque vous comprenez le charme de cette petite flamme, je vais vous apprendre un autre moyen de se donner des camarades... On imagine des personnages et on écrit sous leur dictée. C'est ma grande ressource !... Ces gens-là parlent, agissent, aiment, se brouillent, se raccommodent sous mes yeux. Je m'incendie de leurs passions intenses... Pendant des semaines, je pleure, je

ris, je souffre, j'espère avec eux... C'est plus compliqué, plus ridicule que l'omelette : comme elle, cela tient compagnie...

HÉLÈNE

Si vous écrivez pendant des semaines, à la fin vous devez avoir une vraie comédie ?

MICHEL

Non ! je n'aurais ni l'art, ni la patience de venir à bout d'un travail pareil. Michel Prinson, joueur de guitare au clair de lune et montreur de marionnettes ! Cela n'irait guère à mon genre de beauté ! Il s'agit d'une amusette, rien de plus. J'ouvre la porte à des fantômes, et, pour me forcer à les écouter, je note leurs paroles. Peut-être que, si je disciplinais mes bonshommes, si j'essayais de les enfermer dans un drame, j'effaroucherais les derniers amis qui daignent encore me visiter... (*Un silence.*

Comment l'idée d'une comédie vous est-elle venue ?

HÉLÈNE, *riant.*

Au couvent, j'étais actrice ! Ainsi, le jour de Sainte-Sophie, patronne du pensionnat, on a représenté une pièce intitulée *le Fils du Prince*... Je faisais la sorcière, un rôle horrible qu'on n'avait pas voulu distribuer à une fille de parents riches.

MICHEL

Le Fils du Prince ! Ce doit être une ineptie noire !... Malgré cela, est-ce qu'on applaudissait ?

HÉLÈNE

Beaucoup !

MICHEL, *les yeux brillants.*

Hein ! quand vous acheviez vos tirades, et qu'un tonnerre d'applaudissements éclatait

dans la salle... Ne sentiez-vous pas un petit pincement là?... (*Il porte la main à son cœur.*)

HÉLÈNE

Aucun tonnerre n'éclatait pour moi... On n'applaudit pas les personnages exécrés.

MICHEL

Tant pis!... Vous perdiez l'occasion de faire connaissance avec la seule chose qui vaille la peine qu'on meure pour elle.

HÉLÈNE

Quelle chose?... Vous en parlez comme si vous la connaissiez beaucoup?

MICHEL

Mieux que connaître!... Je l'ai touchée... vraiment touchée!... C'était au retour de ma première campagne en Afrique... Dans les journaux, les revues, on ne craignait pas d'im-

primer que j'avais le génie de la guerre... Sans argent, presque désavoué par mes chefs, avec des troupes à demi sauvages, j'avais découvert un monde nouveau... J'arrivais précédé d'une réputation de bravoure folle !... Pour me souhaiter la bienvenue, la Société de Géographie, d'accord avec le Gouvernement, avait organisé une réception grandiose dans la salle des fêtes du Trocadéro. Le Président de la République était venu, et, autour de lui, des ministres, des généraux, des savants, des artistes... tout ce qui comptait dans le pays. Lorsque je suis entré, s'est fait un religieux silence... Ils voulaient voir !... Et, tout à coup, ils ont vu sur l'estrade un jeune homme pâle, ayant au front la cicatrice qui est encore là... (*Il montre une raie blanche qui barre son sourcil.*) Seulement, elle était fraîche... elle brillait comme une cocarde rouge... Alors, de cette fournaise, où les fièvres brûlaient vers moi, s'est exhalé un mu-

gissement formidable : mon nom ! Sur ces milliers de bouches, rien que mon nom !... A ce moment, j'étais loin de la terre ! Un aigle des grands sommets, l'aigle porteur de la foudre, avait fondu sur moi et m'emportait d'un prodigieux coup d'aile si haut que, sous mes yeux, la foule s'enfonçait dans un abîme d'où sortait toujours un nom : le mien ! (*Hélène fond en larmes.*) Eh bien ! quoi ! vous pleurez ?

HÉLÈNE

Vous avez été cela, vous !...

MICHEL

Oui, tel que vous me voyez... Et l'âme que j'avais ce jour-là, malgré ma déchéance, je la retrouve en moi.

HÉLÈNE, *sanglotant.*

Je le sens bien !... C'est ce qui me fait pleurer !

MICHEL

Vraiment !

HÉLÈNE

Je viens de comprendre à quel point vous êtes à plaindre.

MICHEL

Le diable m'emporte si je pensais qu'une créature s'attendrirait encore sur mon compte !...

HÉLÈNE

Oh ! croyez-le !

MICHEL

Je puis donc, avant de mourir, partager l'émotion d'une autre personne !... être, pendant une minute, d'accord avec quelqu'un !... et cela, parce qu'il y a longtemps, j'ai touché à cette chose incomparable dont nous parlions !

HÉLÈNE

Au moins, dites-moi son nom, à cette chose ?

MICHEL

Mais la gloire, petite cruche !...

HÉLÈNE

La gloire !... Je me la représentais comme ayant existé à des époques fabuleuses... au temps de César et d'Alexandre... Quant à m'imaginer qu'on la rencontrait dans la vie !... C'est la première fois que j'y pense !...

MICHEL

A votre âge, j'étais déjà lancé à sa poursuite. C'est elle que je voyais briller au bout de mes longues randonnées en pays sauvage, et, le jour où un imprudent est venu se placer entre elle et moi, je l'ai écrasé !... Oui, c'est pour avoir voulu être trop grand que je suis tom-

si bas... Mais rien ne prouve que je ne rebondirai pas très haut... Tenez, ma petite, vous demandiez pourquoi je ne me suis pas fait sauter la cervelle... Uniquement parce que j'ai entrepris de transformer mon ignominie en gloire. (*Montrant le bord de la mer, caché pour les spectateurs.*) Voyez ces gens à nos pieds... si bas qu'ils ont l'air gros comme des rats... Ce sont des ramasseurs de moules, chercheurs d'épaves, mangeurs de poissons pourris! Eh bien, en apparence, ils sont encore plus près que moi de la gloire. Malgré cela, je l'aurai! (*Voyant son frère qui vient d'entrer dans la galerie vitrée et l'examine, ainsi que sa compagne, avec une vive curiosité.*) Voici mon illustre frère.

SCÈNE II

HÉLÈNE, MICHEL, BERNARD

BERNARD

Peut-on savoir de quoi vous parlez de si bon cœur ?

MICHEL

Je donne à cette jeune fille une représentation : nous cherchions des recettes pour chasser l'ennui... je vante les charmes de la rêverie et je me réveille en train de rêver haut...

HÉLÈNE

D'un si beau rêve !

BERNARD

Allons, je n'arrive pas trop mal à propos, ce-

à mon tour, je viens offrir un moyen de se distraire... Hélène, ma femme vous fait dire qu'elle va goûter, avec ma fille, chez madame Renty. Les jeunes officiers du 170e seront là. On dansera. Ce sera très gai. Ces dames sont sur le point de partir : si vous avez envie de les accompagner, allez vite les rejoindre.

HÉLÈNE, *jetant un regard sur sa jupe.*

Avec ma robe du pensionnat, j'ai l'air de je ne sais pas quoi !

BERNARD

On vous donnera le temps de changer, que diable !

HÉLÈNE

Je n'ai rien d'autre à mettre.

BERNARD

Si c'est cela qui vous gêne, ma fille vous prêtera tout ce qu'il faut pour se faire belle.

HÉLÈNE

Franchement, je sortirais plutôt fagotée comme je suis... Mais je manque d'entrain et je reste...

MICHEL

Seriez-vous timide ?

HÉLÈNE

Laissez-moi le temps de m'habituer, et je serai, au contraire, très hardie... Aujourd'hui, je me sens encore un peu neuve. J'arriverais là-bas comme une chouette qu'on pousse hors de son creux d'arbre en plein soleil... Elle se dandine d'une patte sur l'autre, en roulant de gros yeux.

BERNARD, *riant.*

Ce portrait vous ressemble étonnamment !

MICHEL

Ce n'est pas au couvent que vous avez observé des chouettes ?

HÉLÈNE

Non, mes rencontres avec ces oiseaux remontent à l'époque où j'étais petite. Ma mère s'était retirée à la campagne, où elle gagnait assez bien sa vie... C'était la couturière du village... Dans le grenier de la maison où nous logions, il y avait toujours des quantités de chouettes. Lorsque j'étais sage, pour ma récompense, on me conduisait les voir ; lorsque j'étais méchante, pour me punir, on m'enfermait avec elles.

BERNARD

Comme ingéniosité, cela valait presque l'invention du ciel et de l'enfer... Mais pardon !...

Je vous scandalise !... Une jeune fille élevée par des religieuses !...

HÉLÈNE

Oh ! je ne suis pas une exaltée !

MICHEL, *riant, à Hélène.*

Ne grimpez donc pas à l'arbre ! N'ayant pas encore eu l'occasion de vous observer, il invente n'importe quoi pour vous délier la langue !

BERNARD

Trop d'esprit, monsieur Renaud !...

HÉLÈNE, *riant de bon cœur et prête à battre des mains avec une joie d'enfant.*

Monsieur Renaud !... Vous lancez ce nom avec une conviction...

BERNARD

Je ne lance pas... J'appelle Renaud « R

naud »... Pourquoi riez-vous encore ? (*Regardant Michel.*) Que sait-elle ?

HÉLÈNE

Tout ! (*Montrant Michel.*) Il ne demande aucun secret, aussi j'éclate !

MICHEL

Ah ! la mâtine !... pas pour deux liards de patience... Un genre que je connais !...

BERNARD, à *Michel.*

Toi... nous allons régler cette affaire-là tout de suite !

HÉLÈNE

Voulez-vous que je m'en aille ?

BERNARD

Restez, au contraire, pour le cas où l'on aurait besoin de vous. (*Montrant la galerie.*) Vous serez très bien là. Ce que j'ai à lui dire ne sera

pas long. (*Hélène va s'installer dans la galerie. A peine s'est-elle éloignée que la conversation recommence entre les deux hommes.*) Ainsi, tu lui as révélé qui tu es?

MICHEL

Ma foi, oui.

BERNARD

Est-ce avec l'intention de te charger d'elle ?

MICHEL

Tu plaisantes !... Je lui ai raconté que je suis ton frère, en lui laissant ignorer qu'elle est ma fille.

BERNARD

Juste ce qui pouvait me contrarier, sans te causer le moindre ennui... Décidément, tu m'apportes la guerre?

MICHEL

Oh ! pas du tout : tu vas en avoir la preuve, quand je te dirai le motif de mon voyage.

BERNARD

Pourquoi lui apprendre ton vrai nom ?

MICHEL

Pourquoi me mettre en sa présence ?

BERNARD

Il fallait peut-être la chasser de ma maison pour te faire place ?

MICHEL

Il suffisait de ne pas la retirer du couvent où elle était hier encore ! Qu'est-ce qui t'a forcé à la prendre subitement chez toi? Les autres années, tu ne lui accordais pas une heure de vacances, et voilà que tu les fais commencer avant la distribution des prix !... Tu es si pressé

de la mettre en chemin de fer que tu ne prends même pas le temps de lui acheter une robe.

BERNARD

Donne-lui en donc, des robes, à ta fille!...

MICHEL

Tu es charitable avec une telle perfection qu'on reste les mains dans les poches à te regarder vider les tiennes. Réponds à ma question... Qu'est-ce qui te talonnait si vivement? (*Un silence.*) Eh! dis-le donc, farceur!... mon retour!... Il y a certainement un rapport entre ma présence et l'arrivée d'Hélène.

BERNARD

Et après?

MICHEL

Après?... Je pourrais demander une explication... mais, bah!... si tu croyais me rouler

c'est plutôt à toi-même que tu as joué un tour... Tu es un calculateur, toi, un homme qui ne livre rien au hasard!... Moi, je suis un impulsif, capable de mettre sa peau à la merci d'un inconnu, dont la figure lui plaît... Si j'ai bavardé, à qui la faute?... La petite m'a paru gentille et j'ai pris plaisir à la documenter!... Allons, tout cela n'est pas bien grave; seulement, ta façon de me flanquer ta demoiselle à la tête ne m'allait pas, et, lorsqu'on me pique, j'ai des réactions brutales.

BERNARD

Voilà le grand mot lâché!... On pouvait croire que le charme de cette jeune fille t'avait arraché ton secret. Douce illusion!... Un rien te froisse, et, sans même vérifier si j'ai le plus petit tort envers toi, tu me donnes un gros souci... C'est ta manière!... Tu me traites comme autrefois tu as traité la France!

MICHEL

Oui, mon vieux; je te fais cet honneur!... Toi, la France, une mouche qui me bourdonne autour du nez... du moment que c'est en dehors de moi... peuh!

BERNARD

C'est monstrueux!

MICHEL

Parfaitement, je suis un monstre!... Tu ne pouvais pas m'adresser un plus bel éloge!... Les monstres seuls ont la force de pousser l'égoïsme jusqu'à la grandeur. Ce sont des géants parmi les imbéciles et les lâches qui forment le troupeau humain.

BERNARD

Pour toi, tout homme bon, ou simplement inoffensif, est donc imbécile ou lâche?

MICHEL

C'est absolument cela.

BERNARD

Que suis-je alors ?

MICHEL

Oh ! certes pas un imbécile !... Ce matin, pendant que tu faisais tes courbettes au drapeau, j'avais envie de t'étrangler, parce que j'ai des idées particulières sur ce machin-là : je lui envoie des balles, mais je n'aime pas qu'on le blague !... Je me rappelais cette phrase d'un journal de la localité, que j'ai lue hier en dînant à mon auberge : « Dans le discours de Bernard retentit l'écho des coups de fusil de Michel. » Ça, c'est envoyé !... Nous sommes, toi et moi, des gens qui tirent sur la patrie. L'un doucereux, l'autre féroce : deux monstres !...

BERNARD

Rien qu'un, s'il te plaît... J'ai, en effet, tout ce qu'il faut pour être un monstre. L'audace,

l'intelligence, un égoïsme envahissant et qui ne s'embarrasse pas de scrupules. Je fais mon chemin sans trop regarder aux moyens et mes discours flattent souvent le peuple aux dépens du bien public. Hier, à la tribune, je marchandais au drapeau ses défenseurs ; ce matin, je le saluais très bas... C'était, il est vrai, avec le chapeau d'un traître et je trouvais cela d'une ironie délicieuse ou, du moins, qui m'a paru délicieuse, jusqu'au moment où le drapeau a pénétré chez moi, car alors j'ai rougi de n'être qu'un saltimbanque... Tu vois, je ne mâche pas les mots... Tu peux donc m'en croire si j'affirme que, malgré mes torts, je reste un citoyen utile, s'appliquant à de fécondes réformes, et dont l'action est, en somme, bienfaisante. Sais-tu pourquoi?... Simplement parce que je ne perds jamais de vue les vingt lignes que me consacreront les futurs historiens : je soigne ma page dans l'histoire de France.

MICHEL

Je connais ça... Tu flaires la gloire!...

BERNARD

Oui... la grande!... Celle d'après la mort!... La seule!...

MICHEL

La seule, tu dis?...

BERNARD

Les vivants n'ont que la popularité! On devient glorieux lorsqu'on n'est plus là pour le savoir!... Ainsi je ne crois pas à l'âme immortelle, et je travaille pour l'éternité!... Je méprise, autant que toi, la vile multitude et je me laisse gouverner par l'opinion... Drôle de caractère, pour un homme qui se pique d'être positif!...

MICHEL

Un instinct pareil ne s'explique pas. La gloire est belle et tu la veux, voilà tout!...

BERNARD

Elle est belle!... Oui, cela suffit pour expliquer mon peu de logique... Toutes les fois que la nature a besoin qu'un individu sacrifie son bien-être aux intérêts de l'espèce, elle fait agir une beauté!... Par exemple, la beauté de la personne humaine, et alors les amants oublient, dans les bras l'un de l'autre, la paternité avec ses charges, la maternité avec ses douleurs, pour donner l'enfant à la race... Eh bien! la gloire, elle aussi, aide, par sa beauté, à protéger l'espèce.

MICHEL

Contre qui?

BERNARD

Contre les gens comme toi et moi. Tu m'as fait confesser que je serais un monstre si le désir de laisser une grande mémoire ne r

rendait pas, sinon un brave homme, du moins un homme utile... Ce que je dis de moi-même s'applique à tous les êtres supérieurement doués. Ils sont trop bien armés pour ne pas avoir la tentation d'opprimer les faibles. Sans la sublime inconséquence qui les anime à user leurs forces et à verser leur sang au profit de la société, dans l'espoir que la postérité se souviendra d'eux, en place de grands hommes il n'y aurait que des bourreaux.

MICHEL

Tu as raison. Avant d'être un bourreau, j'avais courageusement servi mon pays, non par dévouement, mais par amour de la gloire. Pourquoi, n'ayant jamais cessé de l'aimer, ne me suis-je pas maintenu à la hauteur où elle m'avait porté ?...

BERNARD

Tu es du nombre des scélérats, heureuse-

ment très rares, dont l'égoïsme est indomptable. Tant que le tien a été jeune, tu t'es laissé dominer par la griserie d'être fêté comme un héros. Mais, bien vite, l'égoïsme a repris le dessus. Tu es devenu pillard, assassin, meurtrier de tes parents, lâche séducteur, père sans entrailles... tu as brisé toutes les barrières, y compris la seule capable d'intimider un démon tel que toi... Oui, tu as culbuté jusqu'à la gloire !...

MICHEL

Tu perds ton temps à ressasser mes crimes. (*Montrant Hélène.*) Cette fillette en pleurant sur moi vient de me placer devant eux d'une façon si poignante, que je donnerais tout au monde pour qu'elle ne soit pas mon enfant... Quant à toi, tu as gagné mon estime. Je le constate, non pour te flatter, — mon estime ne flatte pas! — mais pour me donner confiance. Tu n'

pas de ces illustres qui se gonflent d'un stupide contentement d'eux-mêmes. J'ai senti, dans ce que tu disais, passer une grande mélancolie. Tu vois ta renommée qui part d'un vol majestueux vers l'avenir lointain et tu es prisonnier de la courte existence... Bernard, nous sommes faits pour nous comprendre... Tu auras la gloire ! Moi, je n'ai pas renoncé à elle...

BERNARD, *ironique.*

Répète un peu !

MICHEL

Je veux conquérir la gloire !...

BERNARD

Si un vaurien de ton espèce pouvait songer à elle, c'est pour le coup qu'il tomberait dans un véritable piège tendu par la nature à l'insoumis..

MICHEL

Pourquoi « piège » ?... Ah ! oui... Être bon,

serviable, utile pour l'amour d'une beauté que l'on n'étreint jamais, puisqu'elle nous tend les bras sur l'autre bord de la tombe !... C'est égal !... Certains vivants l'approchent parfois de si près, qu'ils ont le visage illuminé par le reflet de sa splendeur... Ne puis-je être un de ces vivants ?

BERNARD

Vivant ou mort, tu n'entreras jamais dans le cercle de lumière éternelle... Tu es sans patrie et ce sont les patries qui font les grands hommes !

MICHEL

Si j'essayais d'être un grand homme en me faisant une patrie ?

BERNARD

Comment ?

MICHEL, *tourné vers Hélène. Élevant la voix.*

Hé ! la petite !... Vous avez entendu la moitié de mon rêve, écoutez l'autre !... (*Hélène rentre dans l'appartement et reste attentive à la conversation qui se poursuit entre les deux hommes.*) Toi, sache bien que j'ai fait le voyage exprès pour te dire ce que tu vas entendre. Si je parle à un sourd, l'existence est finie pour moi, je n'ai plus qu'à me tuer !... Que décideras-tu ?...

BERNARD, *froidement.*

Voyons d'abord.

MICHEL

Je suis retourné en Afrique... La contrée que j'ai parcourue côtoie les possessions françaises du Chari...

BERNARD

Où t'es-tu procuré l'argent d'un pareil voyage ?

MICHEL

Je n'ai jamais touché, pour mes besoins personnels, à la fortune que tu m'as rendue. De petits emplois, modestement rétribués, m'ont permis de subsister tant bien que mal... Pendant ce temps, mon capital faisait boule de neige et atteignait une somme considérable... Cette somme, je l'ai divisée en deux parts inégales : la plus faible a payé le voyage dont nous parlons ; avec l'autre, je me fais fort d'être, en quelques mois, le maître d'un vaste empire, voisin du territoire français... Alors, mon intention est de reprendre mon vrai nom et d'offrir ma conquête à la France.

BERNARD, *ironique.*

Tu ne nous avais pas habitués à tant d'abnégation.

MICHEL

Ce n'est pas de l'abnégation !... Si je donne, j'attends quelque chose en retour.

BERNARD

Quoi donc ?

MICHEL

Un triomphe sans précédent... Imagine l'entrée à Paris de celui qui mettra dans les mains de la France, comme un diamant au doigt d'une femme, un pays riche et très peuplé... Rappelle-toi la réception que l'on m'a faite autrefois, et pourtant je n'apportais que l'espoir d'une conquête... Tandis que là, j'offrirai !...

BERNARD

Peste, mon gaillard, tu ne t'embêtes pas !... Et moi, quel sera mon rôle dans tout cela ?

MICHEL

Mon expédition n'est possible que si je puis faire venir, à travers le Congo français, d'énormes approvisionnements d'armes et de munitions. Je ne demande pas d'argent, mais il est de toute nécessité que j'obtienne, par ton crédit, la bienveillance de la France pour les agissements de M. Renaud.

BERNARD

Bref, il s'agit tout simplement de recommencer, sous le nom de Renaud, l'aventure de Michel Prinson... Eh bien ! non, je n'en suis pas !

MICHEL

Tu ne peux pas être compromis... Un individu sans mission... un intrigant qu'on désavoue en cas d'échec... Obtiens seulement qu'on ferme les yeux... Aucun risque !... Tout est pre

paré... Plus de vingt rois nègres, dont je me suis fait des amis, n'attendent que mon arrivée pour...

BERNARD

Tu perds ton temps!... Moi t'envoyer là-bas!... C'est alors que je tirerais sur la patrie!

MICHEL

Tu préfères me tuer?

BERNARD

Oh! pas de sentiment... Restons-en là!

MICHEL

Sache, au moins, où tu m'envoies. Je suis décidé à m'offrir au premier Buffalo Bill venu pour qu'il m'engage dans son cirque... En cela, j'imiterai Cronje, le général boer, qu'un barnum a exhibé pendant l'exposition de Saint-

Louis... Tu peux compter sur un joli scandale ! On verra ton frère, au milieu d'une troupe de nègres tapis dans la brousse, guetter le pavillon français porté à travers le pays sauvage... On verra tout !...

BERNARD

Cabot !... Cabot !... Cabot de sang et de boue !

MICHEL, *passant la main sur sa figure, à un endroit raviné par les cicatrices.*

Regarde !... Le fard des acteurs s'efface plus facilement que ceci...

BERNARD

Il y a des cabots jusque sous le couperet de la guillotine, qui fait, elle aussi, de profondes entailles... Quelles raisons aurais-tu de commettre cette abomination ? Cronje en avait une : la faim !... Mais toi ?...

MICHEL

Comprends donc que la vie dénuée de sensations violentes m'est impossible !... Ce que je demanderai au cirque, ce sont les huées de la foule que ma présence affolera, ce sont les engueulades, les imprécations, les coups et les dangers de mort... Je tiendrai tête !... Ce sera ma dernière bataille !

BERNARD

Jamais, en France, l'autorité ne te laissera paraître en public... Ce serait une honte nationale !

MICHEL

En Belgique, en Suisse, en Italie, n'importe où !... Je trouverai bien un pays qui me permettra de recevoir le coup de grâce... Oui, même à

l'étranger, j'espère qu'il se trouvera parmi les spectateurs un officier français pour prendre un revolver et me casser la tête.

BERNARD

Je l'espère aussi!... (*Il s'en va brusquement.*)

SCÈNE III

HÉLÈNE, MICHEL

MICHEL

Vous l'entendez!... Et c'est mon frère!...

HÉLÈNE

Le vilain homme!... Tâchez de l'oublier!... Écoutez-moi!... Je ne veux pas que vous allit

dans le cirque!... Je saurai bien vous en empêcher...

MICHEL

Vous, ma pauvre enfant!...

HÉLÈNE

Voyons!... Si vous n'étiez plus seul, cela vous rendrait-il le désir de vivre ?...

MICHEL

Ne plus être seul!... Qui donc me tiendrait compagnie ?...

HÉLÈNE

Moi!... Vous racontez que des fantômes viennent vous visiter et qu'ils vous aident à supporter la vie. Eh bien, ce n'est plus un fantôme, c'est une créature de chair et d'os qui frappe à votre porte... Donnez-moi l'hospitalité... Je vous consolerai mieux que vos pantins...

MICHEL

Sous quel prétexte vous prendre chez moi?... Que serez-vous ?...

HÉLÈNE

Votre fille!... Je suis ce qu'on appelle un enfant naturel... Le premier passant de bonne volonté est en droit de déclarer qu'il est mon père... Déclarez-le! J'aurai pour vous le même attachement que si j'étais votre vraie fille.

MICHEL

Une idée pareille!... Qui vous l'a soufflée?...

HÉLÈNE

Personne, je vous jure!

MICHEL

C'est au couvent qu'on vous renseignait si bien sur le sort des enfants naturels?

HÉLÈNE

Hélas! oui, au couvent!... Pas les religieuses!... Une élève, qui venait du pays où j'avais habité avec ma mère, savait que celle-ci n'était pas mariée... Pour m'insulter la méchante gamine me prodiguait les éclaircissements. Dieu! qu'elle m'a fait souffrir!... Au moins j'ai appris que s'il me plaît de choisir un père et s'il accepte, nous n'avons besoin du consentement de personne.

MICHEL

Mais enfin, qu'est-ce qui vous donne tant de bonté pour moi?

HÉLÈNE

Celle que vous avez pour moi... Jamais quelqu'un ne m'a parlé si gentiment que vous, le grand ravageur... Laissez-moi me montrer un peu reconnaissante.

MICHEL, *avec un rire amer.*

Oh! quelle trouvaille !... Vous, mon obligée!... Dites que je vous fais pitié!... Voilà le mot!... Pitié!... Non, ma petite, je ne mange pas de ce pain-là...

HÉLÈNE

Me prenez-vous pour une sainte qui se dévoue par charité?... Je vous admire, et je suis fière de vous sauver... Dès votre entrée dans cette maison, j'ai été frappée du mystère qui vous entourait et je n'ai pas cessé de vous observer... Tout ce que j'ai vu imposait le respect... Lorsque l'officier qui portait le drapeau vous a demandé son chemin, vous avez répondu : « Je ne suis pas de la maison!... » d'un ton qui signifiait : « Je ne suis plus de ce monde!... » Puis vous m'avez heurtée en vous sauvant... Vos yeux étaient pleins de larmes... J'ignorais tout de vous ; pourtant j'ai devin

l'instant même que ce n'étaient pas des larmes de chagrin...

MICHEL

Cela n'y ressemblait guère !... Ce drapeau-là, j'avais juré qu'il flotterait un jour sur mes futures conquêtes. Lorsqu'il m'est apparu, je me suis senti dans la peau d'un vainqueur... Je me voyais déjà, revenant d'Afrique et porté en triomphe par les Parisiens : j'ai pleuré d'orgueil !...

HÉLÈNE

Voilà qui est beau !... Pleurer d'orgueil, alors qu'à votre place un homme ordinaire ne saurait que se lamenter et gémir... Votre acharnement à poursuivre la gloire vous donne plus de grandeur que si vous possédiez la gloire, et, puisqu'il vous faut décidément renoncer à elle, je veux vous donner en affection de quoi la remplacer...

MICHEL

Oh ! remplacer la gloire !...

HÉLÈNE

J'exprime de mon mieux la pensée qui m'est venue pendant que vous décriviez le jeune homme pâle qu'un prodigieux coup d'aile emportait... En vous écoutant, je me figurais être parmi les gens qui vous acclamaient. C'est le souffle de leur amour qui vous lançait vers le ciel... Lorsque vous allez conquérir la gloire au fond des déserts, vous courez, sans le savoir, après la tendresse de l'humanité... Ne voyez-vous pas que ma tendresse est, en tout petit, ce que vous poursuivez jusqu'au bout du monde !

MICHEL

Oui, j'ai pour la gloire une passion de désespéré !... La passion des gens qui se donne

pour se débarrasser d'eux-mêmes, qui s'éprennent d'une femme parce que son sourire promet l'oubli... Moi, dont les visages de femmes se détournent avec horreur, j'adore la gloire comme un sourire sur les lèvres de l'humanité !

HÉLÈNE

Vous voyez bien que la gloire et l'amour ne font qu'un, et que mon affection arrive à point au moment où vos grands espoirs s'effondrent !...

MICHEL

Je ne puis accepter... Vous ne savez pas ce que vous offrez... c'est trop !

HÉLÈNE

Est-ce une raison pour n'en pas vouloir ?

MICHEL

Oui, c'est une raison. Mon cœur de brute est

encore capable de chérir... Voici la seconde fois que nous nous rencontrons et j'aurai de la peine à vous quitter... jugez s'il fallait rompre après une longue intimité !...

HÉLÈNE

Pourquoi nous séparer ?

MICHEL

Parce qu'un jour vous apprendrez peut-être ce que je suis.

HÉLÈNE

Que puis-je encore apprendre sur votre compte ? Je connais tous vos crimes.

MICHEL

Tous, excepté celui qui vous révolterait le plus... Ah ! tant pis ! Je vais vous le dire. Vous me tournerez le dos, s'il vous est impossible de me pardonner.

HÉLÈNE

Vous êtes drôle d'imaginer qu'un crime de plus va m'effaroucher... Vous me prenez pour un petit ange blanc qui s'évanouit devant une parole un peu vive... Ah! non, alors!.. Je parierais que bien des bandits n'ont pas l'âme aussi résolue que moi... Vous savez bien que je déteste la société qui ne me réserve que misère et que honte, la société complice de l'homme infâme que j'ai eu pour père.

MICHEL

Celui-là, n'est-ce pas? vous le verriez crever comme un chien à vos pieds, sans remuer le petit doigt pour le secourir.

HÉLÈNE

Ma mère l'a presque maudit à son lit de mort, je le hais de toutes mes forces!... Parlons de vous...

MICHEL

Au contraire, n'en parlons pas. Mon opinion est faite... Je ne dirai rien.

HÉLÈNE

Comme vous voudrez, pourvu que vous acceptiez !... Puis-je vous appeler mon père ?

MICHEL

Non certes !... J'abandonne tout espoir.

HÉLÈNE

Mon offre vous fait entrevoir le salut, je le sens bien. Pourquoi la repoussez-vous ?... Est-ce mon caractère qui vous effraie ?

MICHEL

Oui, mon enfant... On ne peut s'empêcher de sourire quand vous prétendez être ennemie de la société, pour quelques sentiments amers que vous nourrissez contre elle... Vous enchaîne

moi, en pleine jeunesse, à l'âge du bel avenir, serait une action coupable. Pour marcher la main dans la mienne, il faut être un réprouvé ! Si vous étiez tombée au fond du gouffre où je me débats, je dirais : « Soit !... Essayons, à nous deux, d'en sortir !... » Mais un gouffre pareil, n'y tombe pas qui veut !

HÉLÈNE

Comment, vous n'acceptez pour amis que ceux qui tirent sur le drapeau ! C'est désespérant ! Malgré tout, je garde une lueur d'espoir !... Quand partez-vous ?

MICHEL

Aujourd'hui même.

HÉLÈNE

Non, je voudrais encore une fois causer avec vous. Un jour de plus, qu'est-ce que cela vous fait ? Venez demain matin.

MICHEL

Ne serait-il pas possible de nous rencontrer ailleurs qu'ici? Je préfère ne pas revoir mon frère.

HÉLÈNE

Supportez, pour moi, ce petit ennui... Je tiens beaucoup à ce que notre entrevue ait lieu dans cette maison... Puis-je compter sur vous?

MICHEL

Oui, je viendrai. Ce sera pour vous dire adieu.

HÉLÈNE

Je vous attends avant neuf heures.

MICHEL

A merveille. Cela me permettra de prendre un train vers midi.

HÉLÈNE, *se disposant à sortir.*

Au revoir!... Jusqu'à demain, je serai très occupée.

MICHEL

A quoi donc?

HÉLÈNE

A rouler dans le gouffre! (*Ils se séparent.*)

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

BERNARD, CLOTILDE. *Bernard est occupé à parcourir des journaux. Entre Clotilde.*

CLOTILDE

Pas encore de nouvelles ?

BERNARD

Non, rien... J'attends !... Voilà plus d'une demi-heure que j'ai envoyé Charles ; il ne tardera pas à rentrer.

CLOTILDE

Et nous apprendrons que Michel est parti.

BERNARD

Je le souhaite, mais j'en doute.

CLOTILDE

Tant pis!... S'il n'a pas pris un train hier soir, c'est signe que nous le reverrons aujourd'hui. Est-ce que tu sais où il loge?

BERNARD

Non. J'ai dit à Charles de s'adresser d'abord au *Cheval Blanc*. C'est la seule auberge du village où l'on reçoive les journaux qui me sont hostiles, et Michel m'a cité un passage de *la Vigie* qu'il avait lue en dînant. (*Entre le domestique.*) Ah! voici Charles.

SCÈNE II

BERNARD, CLOTILDE, CHARLES

BERNARD, *au domestique.*

Vous avez fait ma commission ?

CHARLES

J'arrive de Jossigny... M. Renaud a couché au *Cheval Blanc*..

BERNARD

On ne s'est pas douté que vous veniez de ma part ?

CHARLES

J'ai bien pris garde aux recommandations de monsieur... C'était facile !... Les patrons de auberge avaient autre chose à faire qu'à s'in-

quiéter de moi : la moitié du régiment est campée chez eux... J'ai fait causer le garçon... C'est lui qui porte les valises des voyageurs. Il est commandé pour aller au train de onze heures avec celle de M. Renaud.

BERNARD

Bien, merci... Demandez si mademoiselle Froment est levée. Dès qu'elle sera prête, qu'on la prie de descendre ici.

CHARLES

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE III

BERNARD, CLOTILDE

CLOTILDE

Que veux-tu dire à Hélène?

BERNARD

Je suis curieux de savoir ce qui s'est passé hier lorsque je l'ai laissée seule avec Michel. Leur entretien a duré vingt bonnes minutes. Après le départ de mon frère, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'elle. Il a fallu recevoir des électeurs jusqu'au dîner et, pendant la soirée, m'intéresser aux campagnes du colonel. Tout en écoutant ce brave homme, j'avais les yeux sur Hélène. Il m'a semblé qu'elle était très gaie.

CLOTILDE

Oui, d'une humeur charmante.

BERNARD

On ne m'ôtera pas de l'idée que mon frère prolonge son séjour à cause d'elle. Je m'en rendrai compte en la faisant causer. Dans le cas où Michel aurait mordu à l'hameçon, je pour-

rais sans doute, avec un bon conseil, précipiter les événements.

CLOTILDE

A ta place, j'apprendrais carrément à Hélène que Michel est son père.

BERNARD

Quelle maladresse !... Elle t'a dit qu'elle détestait ce père inconnu.

CLOTILDE

Oui, mais elle est entraînée vers Michel... Je ne croirai jamais que l'attrait pour une personne risque d'être anéanti par une aversion simplement raisonnée.

BERNARD

Si elle pardonnait à Michel sans obtenir d'être emmenée par lui, nous resterions ave

une parente... Des parentés de ce genre... non !... (*Hélène entre ; elle va serrer les mains de Clotilde et de Bernard.*)

SCÈNE IV

BERNARD, CLOTILDE, HÉLÈNE

BERNARD, *gaiement à Hélène.*

Déjà levée ?...

HÉLÈNE

Depuis longtemps. Contre mon habitude, j'ai mal dormi.

BERNARD

Vous aviez assisté dans la journée à une scène pénible ; cela vous a rendue nerveuse.

HÉLÈNE

Probablement. Pourquoi êtes-vous si cruel envers un malheureux ?

BERNARD

On est cruel avec les tigres.

HÉLÈNE

Moi, une enfant, je l'ai apprivoisé en un clin d'œil...

BERNARD

C'est vrai ! Quand je suis venu vous rejoindre, vous paraissiez tous deux fort bons amis. Soyez fière de posséder à ce point l'art de dompter les monstres. Je n'ai pas la même chance. A-t-il été assez odieux avec sa menace d'aller se faire écharper dans un cirque pour se venger de mon refus !

HÉLÈNE

Il ne se venge pas !... Il va dans le cirque pour voir fondre sur lui des milliers d'hommes ivres de fureur. Seul contre tous, calme et d

daigneux devant la meute hurlante, il sera superbe!... Des cris d'enthousiasme éclateront parmi ses assassins. Au moment de mourir, il aura la sensation d'être un héros!...

BERNARD

Quel besoin a-t-il de terminer en beauté une existence particulièrement laide?

HÉLÈNE

Son existence n'est pas laide!... Il a mérité la colère dont on l'accable, mais sous le poids de cette colère il se redresse avec une admirable énergie... Je vais dire une chose pour laquelle il serait capable de me battre s'il m'entendait: ne trouvez-vous pas qu'avec ses airs de vouloir planer sur tout un peuple, il tombe aux genoux de ce peuple?... Pendant qu'il promettait de conquérir un royaume à la France, j'avais l'impression qu'il demandait pardon à sa patrie.

BERNARD

Sans s'humilier!...

HÉLÈNE

S'il s'humiliait, ce serait moins touchant. Témoigner l'ardent désir d'entendre glorifier son nom, n'est-ce pas avouer à quel point il souffre d'être détesté?...

BERNARD

Evidemment, son ambition désespérée est d'une beauté navrante. Par malheur, nous ne pouvons rien.

HÉLÈNE

Vous peut-être, mais moi...

BERNARD

Vous voyez un moyen de lui venir en aide?...

HÉLÈNE

Oui, un moyen très simple.

BERNARD

Lequel?...

HÉLÈNE

Vous avez entendu qu'à une certaine époque j'avais envie d'entrer chez les Petites Sœurs des Pauvres, ce qui consiste à être servante des vieillards infirmes. J'ai renoncé parce que je n'avais pas assez de charité chrétienne pour aimer des créatures plus ou moins repoussantes... Mais votre frère... je n'aurais pas grand mérite à m'attacher à lui... Je lui rendrais la vie si douce qu'il oublierait ses rêves... Mon idée est peut-être folle... Qu'en pensez-vous?...

BERNARD

Mademoiselle Hélène, une idée romanesque n'est pas toujours folle. La vôtre est excellente : je l'approuve infiniment. Se créer des devoirs, c'est le secret d'embellir la vie!... Je ne vois

qu'une objection : sous quel prétexte viendrez-vous au secours de Michel qui n'est pas un vieillard infirme?

HÉLÈNE

Les plaies de l'âme saignent comme les autres.

BERNARD

Oui, mais en dedans.

HÉLÈNE

Il m'a découvert les siennes. Le plus difficile est fait.

BERNARD, *corrigeant.*

Reste à faire... A quel titre vous installerez-vous auprès de cet homme qui n'est ni vieillard, ni malade... Infirmière?... Sœur de charité?... Rien ne va!...

HÉLÈNE

Une chose va : je serai sa fille!...

BERNARD

Bravo!... Vous avez trouvé!...

CLOTILDE, *se jetant au cou d'Hélène.*

Que je vous embrasse!... C'est gentil tout plein!...

BERNARD

Il s'agit maintenant de préparer Michel avec prudence.

HÉLÈNE

Est-ce qu'on va chercher midi à quatorze heures devant un homme qui n'a plus qu'à se tuer?... Je lui ai offert d'être sa fille.

BERNARD

Comment, offert!...

HÉLÈNE

Oui... Vous nous aviez à peine quittés... Quand je disais que le plus difficile est fait !...

BERNARD

Qu'a-t-il répondu ?

HÉLÈNE

Qu'il n'acceptait pas.

BERNARD

Alors tout est fini ?...

HÉLÈNE, *embarrassée.*

Non pas !... J'ai bon espoir !...

BERNARD

Il a demandé le temps de réfléchir ?...

HÉLÈNE, *s'emparant de cette idée.*

C'est cela... de réfléchir... Ce matin j'aurai la réponse.

BERNARD

Ah! vous attendez sa visite?

HÉLÈNE

Oui, voici bientôt l'heure.

BERNARD

Eh bien, vous le verrez... On me prévient qu'il est encore dans le pays.

HÉLÈNE

Je le savais. Ce matin je l'ai aperçu de ma fenêtre... Il a fait plusieurs fois le tour du jardin.

BERNARD

Que cherchait-il?...

HÉLÈNE

Moi, sans doute.

BERNARD

Pourquoi n'êtes-vous pas allée le rejoindre?... C'était une occasion d'en finir...

HÉLÈNE

Je n'avais pas achevé de m'habiller.

BERNARD

Bah! dans des cas pareils on n'y regarde pas de si près... (*S'interrompant.*) Hein?... On marche dans le jardin... (*Se précipitant au vitrage.*) C'est Michel... Il a l'air indécis... Le voilà qui s'arrête... Là!... Il s'assoit sur un banc... (*A Hélène.*) Nous allons filer discrètement... Appelez-le...

HÉLÈNE, *vivement.*

Non! non!... Je ne veux pas le voir en ce moment.

BERNARD

Pourquoi?

HÉLÈNE

On va venir chercher le drapeau... Nous ne

serions pas tranquilles... Je préfère ne lui parler qu'après la cérémonie... Retenez-le !... Je me sauve !... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

BERNARD, CLOTILDE

CLOTILDE

L'étrange fille !...

BERNARD

Elle aurait mille fois le temps d'apprendre la décision de Michel avant qu'on emporte le drapeau. Tiens, veux-tu mon opinion?... Elle ne dit pas la vérité, ou, du moins, nous cache un détail important... (*Regardant au dehors.*) Ah ! Michel se lève !... Il avance lentement. (*Clotilde applique sa figure au vitrage.*) Prends

garde!... Ne te laisse pas voir... Il examine toutes les fenêtres.

CLOTILDE

Il paraît fatigué... Comme il s'est cassé depuis hier!...

BERNARD

S'il entre, reçois-le...

CLOTILDE

Tu es bon!...

BERNARD

Après ce qui s'est passé, je ne puis plus causer avec lui... Dans son intérêt même, il faut couper court à toute discussion, pour qu'il reporte ses espérances du côté de sa fille.

CLOTILDE

Si je reste avec lui, envoie-moi du renfort: Jeanne, le colonel, qui tu pourras...

BERNARD

Je monte chercher le colonel et je reviens avec lui. Du moment qu'un étranger sera là, je ne crains rien.

CLOTILDE

Il se décide : le voici ! (*Elle recule dans l'appartement, s'assied devant une table, prend un journal et se compose une attitude.*)

BERNARD, *gagnant la porte.*

Débrouille-toi !... (*Il sort.*)

SCÈNE VI

CLOTILDE, MICHEL, *Michel entre. Il fait quelques pas dans la direction de Clotilde, et ne parle qu'après s'être assuré qu'elle est bien seule.*

MICHEL

Bonjour, Clotilde... Reconnaissez-moi... je

suis votre beau-frère... Autrefois, vous m'avez toujours traité avec amitié... Secourez-moi... Priez votre mari pour moi... Ce que je réclame n'est pas dangereux. Je tâche de conquérir un nom... Sauvez votre vieux Michel !

CLOTILDE, *d'abord saisie, reprend son sang-froid et répond d'un ton glacé.*

Monsieur Renaud, mon beau-frère est mort depuis longtemps... Ne parlons plus de lui...

MICHEL, *éclatant d'un rire qui est presque un sanglot.*

Ha ! ha ! ha !... Très joli !... Une farce vraiment drôle !... Elle vaut le voyage !... Adieu, madame... (*Il fait un tour sur lui-même, étourdi, voulant sortir, puis il se redresse avec un violent effort et revient à Clotilde.*) Suis-je distrait !... J'oubliais le plus important... Je voudrais dire deux mots à cette peti-

l'orpheline... Ha! ha! ha!... orpheline de père et de mère !

CLOTILDE

Vous la verrez, monsieur Renaud... (*Entrent Hérouard, Bernard, Jeanne.*)

SCÈNE VII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE

CLOTILDE, *au colonel, qui vient lui serrer la main.*

Déjà sanglé, éperonné, botté, colonel !...

HÉROUARD

Eh ! oui, madame, on va me réclamer bientôt.

CLOTILDE

Vous n'avez pas été trop à l'étroit dans votre

chambre? J'ai un remords de vous l'avoir donnée... Elle n'est pas très grande, et, ce matin, en me réveillant, je me suis souvenue de vos explications au sujet du drapeau... Un camarade encombrant, avez-vous dit...

HÉROUARD

Trop aimable de vous inquiéter pour si peu... J'ai occupé toute la place à moi seul. Le porte-drapeau, apprenant que la chambre voisine n'était pas habitée, y a déposé le drapeau.

CLOTILDE

C'est vrai !... la chambre bleue, entre celle de mademoiselle Froment et la vôtre... Comment n'y avais-je pas pensé ?

BERNARD, *à Clotilde.*

Dis donc, ma femme, l'heure avance ; il est temps d'offrir à déjeuner au colonel.

CLOTILDE, *haussant les épaules.*

Sois sûr, mon ami, que j'y ai pensé depuis longtemps.

HÉROUARD

Cher député, on m'a gâté ! J'ai déjeuné au saut du lit. Me voilà prêt à recevoir mes hommes.

MICHEL

Je suis étonné que vous alliez si tard à la manœuvre.

HÉROUARD

Pardon, monsieur Renaud, je ne vous voyais pas... Il n'y a pas manœuvre, aujourd'hui... Nous changeons de cantonnement. Comme la chaleur est très supportable, j'ai décidé qu'on ferait grasse matinée... Et mes gaillards en prennent à leur aise... (*Tirant sa montre.*) Ils doivent être ici dans deux minutes, et rien ne

s'annonce encore... Ça s'appelle heure militaire!... Vous qui sortez de Jossigny, donnez-moi des nouvelles... Est-ce que le régiment se dispose à partir ?...

MICHEL

Je n'arrive pas du village... Depuis le point du jour, je me promène.

HÉROUARD

N'est-ce pas vous que j'ai aperçu de ma fenêtre, rôdant sur le haut de la falaise, de l'autre côté du jardin ?

MICHEL

Cela se peut! J'étais en avance, et, depuis un bon moment, je flâne aux environs.

HÉROUARD, *s'approchant de Michel.*

Je vous avertis que votre pantalon est déchiré... Là... contre le genou.

MICHEL, *après avoir examiné.*

C'est en passant par-dessus la barrière du jardin... je me suis accroché.

HÉROUARD

Vous n'êtes pas entré par la grille?

BERNARD

Est-ce que les portes sont faites pour lui?... Hier déjà, il est entré dans le jardin comme un voleur...

MICHEL, *montrant Hélène qui entre.*

Et voici une jeune fille à laquelle ma présence inopinée a causé une peur bleue... Elle lisait tranquillement et, tout à coup, me voit devant elle...

SCÈNE VIII

CLOTILDE, MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE

HÉLÈNE, *interrompant Michel.*

Non, monsieur, je n'ai pas eu de peur bleue... Un mouvement nerveux n'est pas de la peur... (*Riant d'un rire un peu forcé.*) Si vous me prenez pour une poule mouillée, vous tombez mal !... Je suis très résolue et le prouverai tôt ou tard.

HÉROUARD, *riant.*

Vous le prouvez à l'instant même.

JEANNE, *à Hélène.*

M. Renaud est très fier, chaque fois qu'il met en fuite une jeune fille... Je ne suis pas fâchée qu'il trouve enfin à qui parler.

MICHEL, *avec une gaieté fébrile sous laquelle perce le désespoir. A Hélène.*

Vous aussi contre moi !... (*A Jeanne.*) Et puis vous !... (*Regardant vers Clotilde.*) Qui encore ?... A qui le tour ?...

HÉROUARD, *à Hélène.*

Mademoiselle, vous n'avez le droit d'attaquer personne... Hier votre conduite a été navrante : mieux aimer vous tourner les pouces, que danser avec mes officiers !... C'est à dégoûter du métier militaire !...

JEANNE, *à Hérouard.*

Et moi, qui ai valsé toute la journée, je ne comptais donc pas !... Pourtant, ils n'avaient pas l'air si dégoûtés que cela, vos lieutenants !...

HÉROUARD, *riant.*

Ah ! permettez, mademoiselle, vous déplacez

la question... (*Pendant qu'Hérouard s'efforce d'atténuer sa maladresse, Bernard s'approche de sa femme et cause avec elle à mi-voix.*)

BERNARD

Eh bien?...

CLOTILDE

Quelle affaire!... Il s'est presque jeté à mes pieds...

BERNARD

Le grand jeu, alors?

CLOTILDE

Oui... « Clotilde!... Ma belle-sœur!... Votre vieux Michel!... » Tout le tremblement!...

BERNARD

Tu n'as pas faibli?...

CLOTILDE

Michel mort... Je m'en suis tenue là, no

sans peine, car il faisait pitié... (*Montrant le groupe où l'on discute gaiement.*) Maintenant encore je lis dans ses regards une véritable angoisse... Retourne près d'eux, et prépare le colonel à nous quitter le plus tôt possible... Pour Michel, j'ai hâte qu'on en finisse.

BERNARD

Si tu t'en allais, il se sentirait plus à l'aise.

CLOTILDE

Et moi donc! (*Haut.*) Jeanne, m'accompagnes-tu jusqu'à la route? Nous verrons de loin si les soldats montent la côte?

JEANNE

Oui, et je reviens au galop les annoncer au colonel. (*Elle s'éloigne.*)

HÉROUARD, *la suivant des yeux.*

Me voilà pourvu d'un gracieux petit aide de

camp !... (*Clotilde et Jeanne sortent dans le jardin.*)

SCÈNE IX

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE

BERNARD

Gracieux, non !... je le regarde comme un oiseau de mauvais augure, puisqu'il vous apportera le signal du départ.

HÉROUARD

Vraiment ! Je puis espérer que ma présence n'a pas été trop importune ?

BERNARD, *protestant.*

Oh ! colonel !

HÉROUARD

Dame !... L'hôte inattendu qu'on accepte par devoir...

BERNARD, *interrompant.*

C'est très vilain de nous prêter des sentiments pareils... Nous vous regretterons beaucoup... Sachez-le, colonel, votre séjour dans cette maison marquera une date dans ma vie... Jusqu'à ce jour, je me figurais que les vieilles formules du patriotisme ne conviennent plus qu'aux esprits peu cultivés. Ce matin, lorsque je suis sorti pour saluer le drapeau, je faisais une concession aux préjugés de mes électeurs, mais je n'étais pas aussi pénétré de respect que mon attitude l'indiquait. Eh bien ! au moment où le drapeau s'est avancé, j'ai eu l'impression que l'officier, en saluant de l'épée, offrait sa vie et celle de ses soldats et que le drapeau acceptait !... Mieux encore !... Quand le drapeau a passé devant moi pour franchir cette porte, je me suis incliné, oh ! cette fois, très sincèrement ému. C'était un prince pénétrant sous mon

toit. Jamais manant n'a reçu avec plus de soumission la visite de son seigneur. Je vous parle comme à un ami, auquel on ne craint point de dévoiler ses petits travers...

HÉROUARD

Ah! monsieur Prinson, j'envie votre éloquence : elle me servirait à vous remercier... Notre métier n'est pas en hausse par le temps qui court. On trouve tout simple que nous allions nous faire casser les os à Madagascar, au Tonkin, au Soudan, pourvu que nous nous laissions traiter d'imbéciles, et de propres à rien. C'est donné!... Mais bah!... des crétins comme nous, il en faut!... J'éprouve, tout de même, un soulagement à rencontrer quelqu'un devant lequel on n'a pas à rougir d'être un de ces crétins-là!... Il existe donc encore un homme de bon sens qui admet qu'un peuple est f... dès qu'il n'honore plus le courage m

taire !... Lorsqu'on m'a prévenu que je logerais chez le député Prinson, ma foi, je l'avoue, cela ne m'allait qu'à moitié... Vos discours, arrangés par les journaux, ressemblent si peu à ce que j'entends !... En lisant les comptes rendus de la Chambre, on se demande parfois : « Comment reste-t-il une France ?... » Et puis on voit que la France reste pourtant debout, et alors on se dit qu'il doit y avoir un correctif. Eh bien ! à présent, je sais qu'il y en a un. Vous êtes de meilleurs bougres que vous n'en avez l'air... Vous aimez la France !... Vous aimez son drapeau !... Vous ne les séparez pas l'un de l'autre... Le drapeau !... Pour comprendre ce qu'il est, il faut avoir entendu siffler les balles... Le prêtre a son Dieu vivant, incarné dans l'hostie... Le drapeau, lui aussi, nous apporte une présence réelle. Lorsqu'il flotte pendant la bataille, c'est la Patrie elle-même qui étend les bras sur le pioupiou qui tombe... Quand vous

vous êtes mis à parler du drapeau comme s'il s'agissait d'une personne, j'ai frémi de la tête aux pieds... C'est une personne !

MICHEL

Je suis ancien soldat, et j'ai fait plus qu'entendre siffler les balles... Regardez !... (*Il porte la main à sa figure.*) Oui, vous avez raison : le drapeau est une personne !... Mais cette personne n'est pas la Patrie !... J'ai observé sous le feu de l'ennemi des soldats de la Légion étrangère, ou bien des gens qui vendent leur sang : des nègres, des forbans... Autour de la personne en question, leur courage s'exaspérait follement... Ils se faisaient hacher pour elle... Ce n'était cependant pas leur Patrie !

HÉROUARD

Alors qui ?

MICHEL

La gloire !...

HÉROUARD

En quoi peut-elle toucher des nègres qui n'ont même pas de mot pour la désigner, ou des désespérés qui ont perdu jusqu'à leur nom?

MICHEL

Vous aussi, mon colonel, vous avez conduit au feu ces deux espèces de gens. Oui ou non, est-il vrai que le drapeau exalte leur courage?

HÉROUARD

Oui, c'est vrai!

MICHEL

Comment l'expliquez-vous?...

HÉROUARD

Pour eux le drapeau incarne le régiment. L'esprit de corps, qui est un petit patriotisme, les enflamme. Ils protègent contre l'ennemi 'emblème du régiment avec une passion ana-

logue à celle que développent certains jeux. Lorsque des enfants se disputent un ballon, il y a souvent des bras et des jambes cassés.

MICHEL

J'ai connu des révoltés qui avaient pour le régiment une haine effroyable et qui ne pouvaient pas regarder le drapeau sans pâlir. L'un ne représentait donc pas l'autre... Savez-vous ce qui rend le drapeau sacré aux nègres et aux gens de sac et de corde ?... C'est qu'ils ont appris que tout un peuple attache à la conservation de ce morceau d'étoffe une importance extrême... Que la colère et le mépris attendent ceux qui le laissent prendre... l'admiration et la louange, ceux qui le sauvent... Ah ! ils ne se font pas d'illusions, ces malchanceux... Ils n'espèrent ni honneurs, ni triomphe... Mais ils éprouvent confusément que l'élan d'un peuple entier vers un objet, homme ou chose, consti

la vision la plus émouvante qu'il soit donné de contempler... Les objets finissent par s'imprégner du sentiment qu'ils inspirent... J'ai vu, au fond de sanctuaires où se pressaient des milliers de pèlerins, des vierges de bois, devenues vraiment divines à force d'avoir entendu les ardentes prières et les supplications des foules... Elles guérissaient les infirmes et convertissaient les pécheurs... Le drapeau, lui, est tissé d'héroïsmes, d'enthousiasmes et de fiertés... Il flotte tout gonflé d'émotions humaines... Devant lui, les fronts les plus humiliés rayonnent... Il est une beauté !... C'est la gloire !...

HÉROUARD

Une beauté, c'est certain... On se bat devant lui, comme, sur le terrain, on se battrait devant une femme très belle...

MICHEL

Et si un révolté en arrive à tirer sur lui...

eh bien ! on tue la femme qu'on trouve dans les bras d'un autre... on tue et on adore !...

HÉROUARD

Monsieur Renaud, vous ne ferez pas entrer dans ma caboche de vieille baderne qu'un soldat peut aimer son drapeau et tirer dessus. En outre, cette même caboche confondra toujours la Patrie et la gloire... Malgré cela, vous venez de dire des choses qui m'ont plu... Où avez-vous servi ?

MICHEL, *farouche.*

Cela n'a pas d'intérêt... je suis de ceux qui ont perdu jusqu'à leur nom...

HÉROUARD

Je n'insiste pas... (*Il lui tend la main.*) Une poignée de main tout de même...

MICHEL

Pas cela non plus.

HÉROUARD, *d'un ton renseigné.*

Ah ! ah !... je regrette !... (*Jeanne entre la première, bientôt suivie de Clotilde.*)

SCÈNE X

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE

JEANNE

Les voici.

HÉROUARD

Encore bien loin ?

CLOTILDE, *entrant.*

Tout près, malheureusement.

HÉROUARD

Permettez-moi de m'assurer que mon ordonnance prépare mon cheval.

CLOTILDE, *restée près de la porte.*

Le cheval est là. Déjà les badauds font cercle autour de lui... (*Hélène et Michel exceptés, tous les personnages se sont portés vers Jeanne et Clotilde, et, groupés autour d'elles, observent le spectacle. — Au dehors, voix nombreuses, entrecoupées d'appels, de strophes inachevées de* la Marseillaise, *et, presque aussitôt, dominant les autres bruits, le pas cadencé de la troupe avec le cliquetis des armes. Un commandement : la troupe s'arrête et fait front. D'autres commandements. Le bruit des conversations reprend. Les musiciens accordent leurs cuivres. Une clarinette exécute quelques roulades. — Pendant ce temps, Hélène et Michel restent abandonnés sur le devant de la scène. A peine les autres personnages les ont-ils quittés, qu'Hélène se tourne vers Michel et s'adresse à lui d'un ton joyeux.*)

HÉLÈNE

Bonjour!... Vous m'en voulez encore?... Quel air méchant!...

MICHEL

L'air d'un animal aux abois.

HÉLÈNE

Si vous saviez, vous prendriez une autre figure... Ayez confiance... Ne voyez-vous pas que je suis contente?...

MICHEL

Vous avez raison, petite jeunesse : pour vous, la vie peut être belle!

HÉLÈNE

Pour nous deux, j'espère!... (*Entre le porte-drapeau, suivi de deux sous-officiers.*)

SCÈNE XI

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, HÉLÈNE, JEANNE, CLOTILDE, LE PORTE-DRAPEAU

HÉROUARD, *faisant un signe au porte-drapeau qui vient se placer devant son chef, les talons réunis, dans la position militaire.*

Retrouverez-vous votre chemin jusqu'à la chambre du drapeau?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, certainement, mon colonel.

HÉROUARD, *avec un geste qui l'autorise à rompre.*

Allez ! (*Le porte-drapeau disparaît dans le salon voisin. Hérouard, se tournant vers Clotilde et Bernard, se dispose à prendre conç*

Madame, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre accueil, dont je garderai un charmant souvenir.

BERNARD

Et n'oubliez pas, colonel, que vous me devez une réparation pour avoir prétendu que vous n'étiez chez moi qu'un hôte en quelque sorte imposé. Vous viendrez bientôt nous voir comme ami... Le promettez-vous ?

CLOTILDE

Oui, colonel, il faut fixer une date... Allons, un bon mouvement !... (*Le porte-drapeau revient en grande hâte.*)

LE PORTE-DRAPEAU, *très ému.*

Mon colonel, on a volé le drapeau !

HÉROUARD

Comment !... Vous êtes fou !...

LE PORTE-DRAPEAU

Volé!... Il a disparu!...

BERNARD

Par où a-t-on pénétré?... La fenêtre est-elle brisée?

LE PORTE-DRAPEAU

La fenêtre est en parfait état, les persiennes solidement fermées. C'est par la porte qu'on est entré.

BERNARD

Elle est enfoncée?

LE PORTE-DRAPEAU

Il n'y avait qu'à ouvrir : elle n'était pas fermée à clef.

BERNARD

Mais c'est impardonnable!... inouï!...

HÉROUARD, *intervenant pour disculper son officier.*

Il n'est pas en faute... Aucun règlem...

n'ordonne de prendre pour le drapeau les mêmes précautions que pour un portefeuille bourré de billets de banque. Les seules instructions qui le concernent ont pour but sa conservation.

BERNARD

Oui... empêcher qu'il ne s'abîme. On ne s'est jamais dit qu'il pourrait être volé !

HÉROUARD

Eh! qui diable l'aurait prévu?... Que voulez-vous qu'on fasse d'un drapeau volé?... C'est renversant!...

CLOTILDE, *allant jusqu'au perron.*

Il y a au moins deux cents badauds !... Mon Dieu! mon Dieu ! qu'est-ce qu'ils vont penser ?

BERNARD, *affolé.*

Oui, mon colonel, comment leur expliquer la chose ?

HÉROUARD

Est-ce que j'ai des comptes à rendre aux badauds ?

BERNARD

Moi, le député dans la maison duquel a lieu l'accident, moi, j'en ai !...

MICHEL, *à Bernard, de façon à n'être entendu que de lui seul.*

Ah ! que j'aurais de plaisir à te laisser avec une sale histoire sur les bras !... Mais c'est plus fort que moi !... je parle !... (*Allant à Hélène et s'arrêtant à deux pas d'elle, il dit, en la montrant au colonel* :) Voici la voleuse !... (*A Hélène.*) Il est dans votre chambre, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Oui.

MICHEL, *à Hélène.*

Vous avez la clef ?... (*Hélène fait signe*

oui.) Donnez !... (*Elle tire de sa poche une clef qu'elle remet à Michel qui la passe au lieutenant.*)

CLOTILDE, *au porte-drapeau.*

Lieutenant, venez, je vous prie. (*Elle sort avec lui.*)

SCÈNE XII

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE

BERNARD, *à Hélène.*

Pourquoi cet acte insensé ?

HÉLÈNE

On m'a dénoncée trop tôt... J'allais monter dans ma chambre et jeter le drapeau par la fenêtre aux pieds des soldats.

BERNARD

Je suis confondu !... Qu'attendiez-vous ?... Qu'espériez-vous ?

HÉLÈNE

Je veux être arrêtée, condamnée, mise en prison. (*Regardant Michel.*) Il faut que les plus déchus se trouvent en famille avec moi !...

HÉROUARD

Eh bien ! mademoiselle, ce vœu bizarre ne sera pas exaucé. Vous ne serez ni arrêtée, ni même inquiétée... (*Se tournant du côté de Bernard.*) Il serait cruel de prendre au tragique une lubie de fillette névrosée.

BERNARD, *au colonel.*

Soyez tranquille, je me charge de lui faire payer cher sa plaisanterie.

SCÈNE XIII

MICHEL, HÉROUARD, BERNARD, JEANNE, HÉLÈNE, CLOTILDE, LE PORTE-DRAPEAU. (*Le porte-drapeau revient tenant à la main le drapeau et suivi de Clotilde. Il va droit à Hérouard.*)

HÉROUARD, *au porte-drapeau.*

Tout va bien ?

LE PORTE-DRAPEAU

Oui, en parfait état, mon colonel. (*Il se dirige vers le perron.*)

HÉROUARD, *à Bernard.*

Alors, au revoir, monsieur le député.

BERNARD

Nous allons tous assister à votre départ.

HÉROUARD

En route ! (*Tous les personnages s'éloignent*

excepté Hélène et Michel. En passant auprès de ce dernier, le colonel s'arrête et dit un seul mot :) Merci !... *(Puis il rejoint ceux qui se groupent sur le perron pour assister à la cérémonie du drapeau. Les premiers commandements retentissent. Hélène s'élance comme une folle vers l'extérieur. D'un bond Michel se trouve sur son chemin et lui barre le passage.)*

MICHEL

Halte !... Où allez-vous ?... *(Montrant le drapeau.)* C'est un objet devant lequel on meurt !... On ne l'insulte pas !... *(Au même instant, sur le commandement :* Au drapeau !... *éclate la sonnerie consacrée. Hélène se laisse tomber sur un fauteuil et reste accablée, tandis que Michel examine les personnages respectueusement groupés sur le perron autour du drapeau. Aussitôt qu*

honneurs sont rendus, commandements et départ de la troupe. Pendant la scène suivante on entend la musique s'éloigner en jouant des marches guerrières. Clotilde et Jeanne disparaissent dans la maison. Bernard revient et va droit à Hélène.)

BERNARD

Mademoiselle, après une pareille conduite, je ne vous connais plus ! Je vous donne cinq minutes pour quitter la maison. Vous trouverez vos bagages à la gare... Cinq minutes, vous m'entendez !... (*Il sort.*)

SCÈNE XIV

MICHEL, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Eh bien ! malgré vous, j'ai ce que je vou-

lais!... Me voilà sur le pavé, sans abri, sans pain!... Aurez-vous le courage de me laisser dans la rue?

MICHEL

Comment, vous avez voulu devenir plus misérable que moi pour me sauver la vie?...

HÉLÈNE

J'ai voulu détruire vos scrupules. Est-ce fait? Comptez-vous m'emmener?

MICHEL

Écoutez d'abord un terrible secret que je n'ai pas osé vous dire hier et que je ne pourrais plus vous cacher aujourd'hui. (*Un silence.*) Ne remarquez-vous pas, ma chère Hélène, que nos caractères se ressemblent étrangement? Nous agissons pour des motifs très différents, vous, par excès de charité, moi par excès d'égoïs

mais, une fois bien résolus, nous n'avons pas deux chemins pour aller au but... Ce vol du drapeau, mais c'est un tour de ma façon !... Dans le moindre geste d'Hélène Froment perce le caractère de Michel Prinson... Vous êtes brave, ardente et folle, vous êtes ce que j'étais à votre âge, avec, en plus, de la bonté !... Moi qui me croyais mort, je me rencontre sous vos traits, tout frémissant de jeunesse et d'espérance... Est-ce moi ?. . Est-ce vous ?... Je ne sais plus !... Le père et la fille ne font qu'un !...

HÉLÈNE, *bouleversée.*

Je tremble d'avoir compris ! Cette ressemblance dans nos caractères ne vient donc pas du hasard ?...

MICHEL

Eh, parbleu, non !... Tu es ma fille, ma vraie fille, mon sang !...

HÉLÈNE

Celui qui nous a lâchement abandonnées, ma mère et moi, c'est vous !... Celui que, toute petite, je me représentais, aussitôt qu'on parlait d'un être méchant, c'est vous !...

MICHEL

J'étais méchant !... Auprès de toi, je deviens un autre homme !... Tu as des mots qui vous retournent l'âme !... Ainsi pendant que je me désolais de ne plus espérer la gloire, tu m'as si noblement démontré qu'on peut la remplacer par de la tendresse !... Vois-tu, cette parole a profondément remué les cendres de mon cœur... Elle en a fait jaillir une chaude étincelle... Je connais mon enfant depuis un jour seulement, et je l'aime déjà beaucoup !

HÉLÈNE

Vous auriez dû l'aimer, il y a vingt ans !.

MICHEL

Sois généreuse !... Il est vraiment trop facile de m'accabler !... J'ai tant souffert !... Je n'en puis plus !... Les explications que je donnais de mon retour n'étaient que prétextes inventés par mon orgueil. Au fond, je ne suis qu'un exilé guettant une fissure pour se glisser dans l'humanité, pareil à un chien perdu qui rôde autour des chaumières et vient, la nuit, gratter aux portes des étables... Ouvre-moi !... Fais-moi rentrer parmi les vivants...

HÉLÈNE

Pas avant que vous ayez obtenu le pardon des morts !...

MICHEL

Quels morts ?...

HÉLÈNE

Ma pauvre maman !... Je me souviens qu'elle

agonisait déjà et que je faisais ma prière du soir au pied de son lit. Elle m'a interrompue pendant que je répétais la phrase où nous recommandons à Dieu nos père et mère : « Non, pas lui !... pas lui !... moi toute seule !... »

MICHEL

Elle avait le délire !...

HÉLÈNE

Oui : elle ne dissimulait plus ses vrais sentiments... Si je partais avec vous, j'offenserais sa mémoire.

MICHEL

Tu n'offenserais rien !... Est-ce qu'on se laisse mener par des divagations de malade ?... Ton récit prouve qu'en temps ordinaire on te faisait prier pour moi !... On m'avait donc pardonné ! Ta mère...

HÉLÈNE

Sa dernière volonté a été que je ne mêle pas votre nom et le sien...

MICHEL

Quoi ! ce n'est pas assez d'avoir contre moi tout ce qui respire ; les morts eux-mêmes sortent du tombeau pour me ravir ma fille !... Eh bien, je disputerai ma fille même aux morts.... Pour commencer, puisqu'elle ne se jette pas dans mes bras, c'est moi qui lui ouvre les miens... Qu'on vienne l'en arracher !... (*Il saisit Hélène et l'embrasse longuement. Furieuse, elle se débat et le repousse.*)

HÉLÈNE

Laissez-moi !... Ne recommencez jamais !... Retournez où l'on embrasse de force : chez les nègres.

MICHEL

Tu as de la chance de n'être pas prise au mot : chez les nègres je massacrais quiconque me résistait.

HÉLÈNE

Est-ce une façon de m'annoncer que si je résiste je serai massacrée?

MICHEL

Je ne supporterai pas que tu joues avec mon malheur... Hier tu insistais pour consacrer ta vie à un étranger, et, parce que je suis ton père, tu me condamnes à la solitude éternelle... Cela ne se peut pas! Il n'y a pas en moi l'étoffe d'un résigné... Je veux que tu partes avec moi... Tu as offert, tu tiendras!

HÉLÈNE

Non, je ne tiendrai pas...

MICHEL

Prends garde!... Jusqu'à présent, j'ai fait le bonhomme... Tu avais apprivoisé l'ogre!... Ne t'y fie pas!... L'ogre est à bout de patience...

HÉLÈNE

Vous aurez donc toujours cette manie d'épouvanter les petites filles?... Attendez au moins que vous soyez au cirque... Le champ de bataille sera digne de vous!...

MICHEL

Ah! tu m'insultes, morveuse!... (*Se précipitant sur elle et la prenant à la gorge.*) Demande pardon, ou je t'étrangle!... (*La jetant à terre d'une brusque poussée.*) Demande à genoux!... Pardon, tout de suite!... Si tu tiens à la vie, demande!...

HÉLÈNE, *étouffant.*

Pardon!

MICHEL, *lui donnant une brusque secousse.*

Mon père!...

HÉLÈNE, *d'une voix sourde.*

Mon père!... (*Michel relâche son étreinte.*

Hélène lui saute au cou en répétant d'une voix vibrante.) Mon père !... je vous suivrai... j'obéirai !... Ah ! tant pis !... Vous me forcez, je ne suis plus responsable !... (*Elle fond en larmes.*)

MICHEL, *après l'avoir longuement embrassée.*

Pauvre enfant !... (*La serrant contre sa poitrine.*) Je sens galoper ton cœur !... (*Il contemple la main d'Hélène posée sur la sienne.*) Ta main tremble !...

HÉLÈNE

C'est de rage !... Après une râclée pareille !...

MICHEL

Tu rages et tu m'embrasses ?...

HÉLÈNE

Je suis, en même temps, furieuse et contente

D'abord, si je n'avais pas eu le désir d'être vaincue, je serais morte plutôt que de céder.

MICHEL

Oui, tu serais morte ! Ta vie n'a tenu qu'à un fil !

HÉLÈNE

Je l'ai vu dans vos yeux.

MICHEL

La mienne aussi d'ailleurs. Ce n'est pas impunément qu'on parle d'espérance à un damné. Je me tuerais avec toi plutôt que de partir seul.

HÉLÈNE

C'est ce qui met ma conscience à l'aise.

MICHEL

Bien ! le moral est bon. Et ce petit cœur, il ne bat plus trop fort ?

HÉLÈNE

Non. Je suis tout à fait d'aplomb. Donnez-

moi le temps de mettre mon chapeau et je vous accompagne jusqu'aux antipodes. (*Elle va devant une glace et se coiffe.*)

MICHEL

Sans regret?...

HÉLÈNE, *ayant fini de se coiffer, se retournant vers Michel.*

Je sais qu'il n'y aura jamais de pardon pour vous. Tous deux ensemble nous serons seuls au monde. (*Entre Bernard.*)

SCÈNE XV

MICHEL, HÉLÈNE, BERNARD

BERNARD, *à Michel.*

Est-ce que tu l'emmènes?

MICHEL

Oui.

BERNARD

Je trouve qu'en cette affaire tu n'as pas été dupe. Arrivé seul et malheureux, tu pars avec Hélène qui sera ta consolation.

HÉLÈNE, *à Michel.*

Ne craignez pas de me blesser. Répondez que vous êtes pourtant dupe... La gloire vous offrait des millions d'âmes à conquérir et vous n'avez gagné qu'un petit cœur d'enfant.

MICHEL, *enfonçant son chapeau sur ses yeux.*

Filons ! (*Il saisit Hélène par le poignet et l'entraîne au dehors.*)

SCÈNE XVI

BERNARD, CLOTILDE. *Bernard, derrière la porte vitrée, examine Hélène et Michel qui s'en vont par le jardin. Entre Clotilde.*

CLOTILDE

Je guettais son départ. Est-ce qu'enfin, il emmène Hélène ?

BERNARD, *les montrant du geste.*

Regarde !

CLOTILDE, *accourant près de lui.*

Qu'a-t-il donc à la traîner comme une proie ? Elle court presque.

BERNARD

Il se sauve en cachant ses larmes. Il vient de voir s'envoler pour toujours sa chimère aux longues ailes.

RIDEAU

APR 5 - 1916

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

Design in Nature

J. [illegible] Bethgeen

vol 1, 2, 3.

84